

Martin Winckler

Les Trois Médecins
roman

(Les 8 premiers chapitres)

P.O.L, 2004

*A Yvonne Lagneau,
Sandrine Thérie,
John Lantos,
Christian Lehmann,
Olivier Monceaux
et Bruno Schnebert.*

‘Nuff said !

*Life is what happens to you while
you're busy making other plans.
John Lennon*

Présentation

Un médecin, ça n'a pas *toujours* été médecin.

En 1973 - vingt ans avant *La Maladie de Sachs* - Bruno Sachs entre à la faculté de médecine de Tourmens. Il se lie d'amitié avec André Solal, Basile Bloom et Christophe Gray, trois étudiants voués à la médecine générale. Il ne sait pas qu'au cours des sept années suivantes, ils vont apprendre leur métier mais aussi cotoyer les militants de l'IVG et de la contraception, contester l'enseignement de mandarins hospitaliers plus préoccupés de pouvoir que de soin, et militer pour une médecine plus humaine.

Pour devenir médecins - pour devenir des hommes - , Bruno et ses trois camarades devront vivre plusieurs histoires à la fois : l'histoire d'une formation ; l'histoire d'un grand amour ; l'histoire d'un engagement moral et politique ; l'histoire d'une profonde amitié. Des histoires comiques et tragiques. Des histoires où l'on vit pleinement et où, parfois, l'on meurt.

Comme dans un roman d'aventures.

M.W.

Avertissement

Certains personnages de ce roman sont fictifs, d'autres ne le sont pas. En outre, un certain nombre d'événements rapportés ici sont rigoureusement authentiques. Il ne serait donc pas surprenant que certains lecteurs (se) reconnaissent (dans) ces pages et les personnages qui les habitent.

Prologue : Monsieur Nestor

Tourmens, Grand amphithéâtre de la faculté de médecine, 15 mars 2003

J'ai du mal à gravir les marches. Il n'y en a que quatre ou cinq, et malgré ma patte folle je marche encore correctement, mais le bâtiment a complètement changé et je cherche mes repères. Ça me bouleverse de revenir ici, je ne croyais pas que ça m'arriverait un jour, je m'étais juré de ne jamais remettre les pieds dans cet endroit, et puis à mon âge on n'aime plus trop sortir, mais vous avez insisté pour que j'assiste à la conférence en disant qu'il fallait que nous soyions tous là. J'ai dit que je ne savais pas si j'y avais ma place, et vous vous êtes mis à me dire que sans moi ça ne serait pas pareil, que si quelqu'un devait venir, c'était moi, et tout et tout. Ça m'a touché, bien sûr, même si je trouve que c'est me faire beaucoup d'honneur, mais j'ai senti que si je refusais, ça vous ferait de la peine. Alors, je me suis dit qu'après tout, je vous devais bien ça. Et puis, aussi, que ça me ferait vraiment plaisir de vous revoir tous.

Je pénètre dans le hall vitré. Je cherche mon chemin. Sur un panneau, une flèche pointe vers le grand amphithéâtre.

Le grand amphithéâtre. Ce n'est plus celui où j'ai bossé jadis, bien sûr, celui-ci est presque neuf, pas vraiment très grand, cinq ou six cents places, avec tout autour des salles annexes branchées sur un système de télévision intérieur pour accueillir l'ensemble des étudiants quand on reçoit des orateurs de marque, comme c'est le cas aujourd'hui.

Je suis arrivé tôt mais, du grand couloir, à travers la double porte grande ouverte, je vois qu'il y a déjà du monde, beaucoup de jeunes gens sur les gradins. On est samedi, ce n'est pas vraiment un cours, mais ils ont dû sentir que cette conférence-ci était importante - on le leur a sûrement fait sentir, je leur fais confiance.

Je me retourne, je scrute des yeux les couloirs inconnus, je m'attends à les voir arriver, mais non, ils m'ont donné rendez-vous à huit heures un quart quart, juste avant la conférence, et je suis arrivé à huit heures pile. On ne se refait pas.

Je laisse passer deux gamines qui pourraient être mes petites-filles... enfin, mes petites-nièces. Elles me sourient d'un drôle d'air, elles doivent me trouver trop vieux, se demander pourquoi je suis là. Elles ne savent pas que je suis venu écouter parler un très, très vieil ami. Elles ne savent pas que lorsque je l'ai vu pour la première fois, il avait leur âge et il allait s'asseoir sur un des bancs de l'amphithéâtre où j'ai vu passer tant d'étudiants comme lui, comme elles... Je souris en pensant à toutes celles que j'ai vu défiler, je prends une grande inspiration et j'entre, je lève les yeux vers le sommet des gradins

- et brusquement je suis ébloui par la lumière, j'ai le vertige, l'impression d'être aspiré, le sentiment que sous mes yeux tout repart en arrière et puis un voile noir qui me fait un peu peur, je vais pas faire un malaise quand même, mais voilà que le voile se lève peu à peu et je n'en crois pas mes yeux je suis sur la colline, dans l'amphi d'autrefois -

l'amphi d'il y a trente ans, huit cents places pleines à craquer comme elles l'étaient presque toujours, toute l'année, mais jamais vraiment comme le premier jour, avec la tête des redoublants meurtris d'avoir à remettre ça, et la moue méprisante de ceux qui dévisagent les nouveaux - Quand j'ouvre les portes, ils sont les premiers à entrer pour se placer au fond de la salle et scruter la foule qui se déverser dans les gradins ; quand je boîte jusqu'à l'autre porte j'en entends deux autres détailler les petites nouvelles (- *Je me la ferais bien celle-là. - J'te la laisserai si t'es sage. - Me fais pas rire ! - Cinq cents balles que je la saute le premier. - Tenu ! Si t'as envie de claquer ton fric, tant pis pour toi.*) et je ne sais pas ce qui me retient de leur coller des baffes, parce que les jeunes filles qui sont là ont l'âge de ma petite soeur et je ne supporte plus ces petits cons, naguère si

arrogants, et masquant aujourd'hui leur déconfiture d'avoir été boulés comme ceux dont ils se moquaient l'an dernier, sous des airs encore plus arrogants puisque, cette année, cette rentrée, les redoublants, c'est eux, ils sont en position de force par rapport aux nouveaux et ils ne perdent aucune occasion de le montrer ; ils savent que les plus brillants décrochent presque toujours le concours du premier coup, et que quand on n'est pas une lumière, les chances de le passer augmentent au deuxième tour, à condition de perturber les petits nouveaux au maximum par leur travail de sape - tous les moyens sont bons - et s'ils peuvent au passage faire entrer le maximum de filles dans leur lit, et les perturber au maximum en les jetant comme des kleenex, c'est toujours ça de pris... Les filles, ça bosse, ça prend les premières places, alors quand ils peuvent les chahuter un peu, c'est pas les scrupules qui les étouffent... Et si, par malheur, ils le décrochent à leur tour le concours, il ne faudra pas s'étonner que plus tard, ces mêmes petites frappes se transforment en internes encore plus arrogants, mal léchés, avant peut-être de devenir - Ah, je préfère ne pas y penser....

Et puis je hausse les épaules en voyant leur tête leur sourire qui se voudrait carnassier et n'est que pitoyable... Alors, lorsque j'ouvre les portes et qu'ils entrent les premiers en me lançant " Salut Nestor, comment va ? " comme si on allait au café ensemble, ça me déplaît, mais je les regarde sans rien dire et comme je bloque le passage ils s'arrêtent pile devant mon nez ; évidemment, ça pousse derrière, les autres gueulent et les bousculent, au bout de quelques secondes qui leur paraissent très longues je m'efface, et je sais qu'il ne se risqueront plus à me taper sur le ventre, la prochaine fois. Parce qu'ils font beaucoup de vent, mais c'est tout.

Je ne devrais peut-être pas être aussi dur avec eux. Ils ont vingt ans, j'ai eu vingt ans, moi aussi, je ne crois pas que ce soit le plus bel âge de la vie, même pour eux. Où est-ce que j'étais quand j'avais vingt ans ? Qu'est-ce que je connaissais aux filles... ?

Ah, les filles...

Elles ne sont pas très nombreuses, quand on voit la masse - combien sont-ils en tout, cette année ? Sept cent cinquante ? Huit cents ? Un quart de filles, à tout casser. Il paraît qu'elles bûchent plus que les garçons. Je veux bien le croire. Elles ont l'air si sage, si tranquilles, si apeurées parfois. On dirait qu'elles sortent des jupes de leur mère et pour certaines, c'est sûrement vrai. Elles s'asseyent par deux ou par trois, elles maintiennent les garçons à distance, elles préparent leurs blocs, leurs cahiers, leurs stylos, bien avant que le premier prof entre. Elles sont prêtes. Elles attendent.

Je regarde ma montre. Il n'est que 7 h 30, j'ai tout mon temps. Je pourrais n'ouvrir les portes que cinq minutes avant l'heure du cours, mais ça me fait trop mal de les voir piétiner dehors pendant une demi-heure, une heure, dans le froid ou la pluie, c'est fou qu'ils arrivent là si tôt, par peur de ne pas avoir de place pour s'asseoir. De la place, il y en a toujours ; mais ils sont si nombreux.

Je descends en boitant jusqu'au fond de l'amphi, j'allume les spots de l'estrade, je dois vérifier les tableaux, m'assurer qu'un petit rigolo n'a pas préparé une surprise, histoire de mettre un prof en boîte...

Celui qui aime le moins ce genre de blague, c'est Martell, le prof de biologie cellulaire. Il y a trois ans, quand j'ai commencé, j'étais impressionné, je ne me méfiais pas, je ne l'ai pas vu venir. Un grand cabot, Martell. Un vieux beau de cinquante ans modèle Jean-Claude Pascal modifié Louis Jourdan très fier d'être devenu professeur en chaire et bombardé responsable d'enseignement par la même occasion mais pas vraiment très heureux de se voir coincé avec les étudiants de première année - le laboratoire de recherche avec microscope électronique ça impressionne son monde, mais faire cours tôt le matin à des gamins entassés, fatigués à qui on a fait entrer dans le crâne que ça va être dur, qu'il n'y aura que des maths et de la physique et de la chimie, aucun rapport avec le métier de médecin, c'est pas reluisant, alors il l'a mauvaise. Enfin, à sa manière de me traiter comme son boy la première fois qu'il m'a vu, c'est l'impression qu'il m'a donnée.

Bref, comme ça le défrise de passer pour un de ces enseignants dont la matière n'a rien à voir avec la médecine mais qu'on a collé là pour conduire les petits jeunes à l'abattoir, voilà que dès

la première heure de cours il leur en met plein les yeux, il roule des mécaniques, il se met bille en tête à leur parler de cellules qui perdent la boule, de tumeur, de cancer... Bien entendu les gamins l'écoutent sans en perdre une miette, recopient le moindre de ses croquis flousailleux, notent le plus petit mot qui leur paraît savant et puis, voilà qu'il manque de place, il se penche vers les commandes électriques et actionne l'interrupteur qui fait monter le tableau de devant et permet de découvrir l'autre, tout ça sans sans cesser de les regarder - *en première année de médecine, faut jamais lâcher les étudiants des yeux*. Mais, alors que je l'avais effacé la veille, avant de fermer, un petit malin avait dû se glisser là pendant la nuit, ou tôt le matin avant que j'arrive, pour préparer son coup. Et voilà mon vieux beau qui bombe le torse en haranguant sa foule et tend le bras vers l'arrière pour continuer son exposé et ne comprend pas pourquoi les gamins tout d'un coup se taisent puis se mettent à rire à siffler à hurler, alors il se retourne et là, il ne comprend pas ce qui est écrit parce que c'est écrit gros comme une maison, pour qu'on le voie du fond de l'amphi, alors il est obligé de reculer et la phrase qu'il a commencée se coince dans sa gorge, sur le tableau vert le petit malin a dû passer quelques heures à caricaturer deux ou trois enseignants courant le marathon en short et maillot - le prof d'anatomie avec son crâne rasé, le prof de biochimie avec son noeud papillon, et franchissant la ligne le prof de biologie cellulaire, ses lunettes noires posées sur ses cheveux gris, juste au-dessus d'un commentaire téléphoné : " P1, pour arriver premier, mets-toi Martell en tête ! "

Il n'a pas aimé. Les rires des gamins redoublaient, j'ai cru qu'il allait s'étouffer, il a esquissé le geste de ramener le micro à sa bouche pour dire quelque chose mais il s'est arrêté, il l'a posé sur le bureau et il est sorti en claquant la porte et tous les étudiants se sont mis à hurler. Ils ont hurlé et fait du boucan pendant une heure, et le prof suivant, je ne sais plus de qui il s'agissait, depuis le temps, a certainement dû avoir du mal à les calmer...

Martell est un aigri, un revanchard. Il n'a pas fait cours de la semaine, et le lundi suivant, à huit heures, il le leur a fait payer.

Il est entré dans l'amphi bondé, bruyant, les redoublants l'ont accueilli en hurlant, il a inscrit le titre du chapitre du jour et comme ils ne se taisaient pas il a écrit : " À savoir par cœur pour le concours " sur le grand tableau.

Immédiatement, toutes les voix se sont tues, les visages se sont penchés sur les feuilles, les stylos se sont mis à gratter. Tous ces enfants à qui il avait envie de faire du mal, il les a toisés avec un mauvais sourire, et il leur a craché dessus.

Anatomie

(1973-1974)

PCEM 1 (Premier cycle d'études médicales, 1^{ère} année) :
Anatomie. Biochimie. Cytologie. Génétique. Histologie. Embryologie. Physique médicale.
Biophysique médicale. Chimie. Mathématiques. Physiologie. Physique.

Corps d'élite, 1

Tourmens, Grand amphithéâtre de la faculté des sciences 1^{er} Octobre 1973

Il nous regarde avec ses yeux mauvais, et se met à nous cracher dessus. Il a commencé en disant que nous étions des veaux, des bons à rien et comme les voix s'élevaient il a réagi immédiatement en criant qu'il lui suffisait de ne pas faire cours pendant un mois pour qu'on soit tous dans la merde, et bien malins ceux qui sauraient ce qu'il nous balancerait au concours ! Alors, évidemment, tout le monde s'est tu, à commencer par les redoublants.

Il fulmine, il a l'écume à la bouche, on dirait dit qu'il va lui sortir du feu par les yeux. Il lève le bras, tend l'index vers nous et vomit : *La plupart d'entre vous n'êtes que de petits crétins. Vous avez voulu faire médecine ? Devenir médecin ça demande une intelligence que la plupart d'entre vous n'ont pas. Vous allez passer la pire année de votre vie, et si vous n'en êtes pas conscients, si vous n'êtes pas prêts à en chier, vous feriez bien de ranger vos foutus papiers et de sortir de cet amphithéâtre. C'est moi qui suis le responsable de cette année de concours. C'est moi qui désignerai ceux qui passeront ou non. Je peux faciliter un peu votre vie ou vous la rendre insupportable, mais ça ne changera rien à la réalité. À la sortie, il y aura très peu d'élus, parce que beaucoup d'entre vous sont trop nuls pour passer le cap de ces dix mois. Pour devenir médecin, il faut une intelligence hors du commun et même parmi ceux qui passeront en deuxième année, très peu auront le niveau pour devenir des kadors ; tous les autres seront des médiocres, des spécialistes de ville à la petite semaine, des généralistes de merde. Mettez-vous bien ça dans le crâne : il n'y a que deux sortes d'étudiants : les élus et les nuls ! Alors, continuez comme ça et vous verrez comment je vais vous pourrir la vie, jour après jour, mois après mois - et là dans sa bouche haineuse et ses yeux rouges on a vu venir ce qui nous attendait, redoublants ou non, pendant l'année qui commençait, l'enfer, la guerre ouverte-----*

-----les trajets sous la flotte dans le noir du petit matin les bus bondés pour rejoindre un amphi mal chauffé en dehors de la ville parce que la fac de médecine n'a pas de quoi accueillir huit cents étudiants

la foule entassée à la porte de l'amphi une demi-heure avant l'ouverture, les types qui commencent déjà à se balancer - *Tu verras quand tu redoubleras, petit con ! - Tu veux dire, quand je serai interne et que tu seras visiteur médical, trouduc ?* - et qui se prennent pour de futurs gagnants sans se rendre compte qu'ils ne sont que des rats jetés dans la même boîte

les bousculades insensées à l'entrée, les cous tordus, les bras cassés

l'agression des filles de plus en plus nombreuses et de plus en plus emmerdantes parce qu'elles bossent plus et réussissent mieux que les garçons alors si elles sont *Mignonne y'a qu'à la sauter ça la calmera, de toute manière y'en a plein qui viennent pour se trouver un mec, pourquoi se faire chier à devenir médecin alors qu'il suffit d'en accrocher un qui casquera* et si elles sont *Moche un vrai boudin même pas bonne à tirer vite fait on va te la dissuader de revenir nous polluer* - et allons-y les sacs arrachés, les menaces à l'oreille *Tu vas voir comment je vais te la mettre, salope !*, les mains aux fesses, les coups sur les seins et si on peut lui fusiller la jupe en vidant une cartouche d'encre dessus on sait que ça l'obligera à rentrer chez elle parce qu'elle ne voudra pas se balader tachée toute la journée - les humiliations, les insultes

les bagarres pour telle place au deuxième rang ou telle autre au troisième - *C'est pris ! - Comment ça, " c'est pris " ? Y'a personne ! - T'as pas vu que j'ai mis mon manteau ? J'attends quelqu'un ! - T'as mis ton manteau sur dix places ? - Ouais, j'attends dix copains ! T'as qu'à aller au premier rang ? - Pas question ! Le premier rang, c'est celui des Arabes !*

les cours où personne n'entend rien parce que ce sont des maths, de la physique, de la chimie, le programme n'a pas bougé depuis des années, y'a qu'à apprendre le photocopié par cœur alors les redoublants passent leur temps à chanter à hurler, à faire monter la pression sur le prof pour le convaincre de partir en claquant la porte et parfois il le fait parce qu'il en a marre et c'est

pas ce qu'il est payé et quand, dégoûté, il se replie les hurlements des doublants le saluent l'applaudissent parce qu'ils savent qu'un prof qui quitte le cours ça sape le moral des nouveaux

les cours où tout le monde gratte parce que tel *salaud de prof* change tout chaque année ou bien tel autre vient d'arriver ou tel autre encore qui nous fait tout le temps des sourires n'est qu'un faux-cul alors on ne sait jamais

les midis où il faut sortir de l'amphi assez tôt pour ne pas se retrouver au bout de la queue, à trente mètres du Restau-U, derrière ces *petits branleurs* de la fac de sciences, ces *petites pétasses* de la fac de psycho qui vont tout bouffer avant qu'on ait fini de tremper sous la pluie mais faut pas sortir trop tôt non plus parce que l'an dernier, le prof d'anatomie a bien vu que les rangs se vidaient à moins le quart alors il s'est amusé à détailler pendant le dernier quart d'heure les réponses aux questions qu'il allait poser en février et bien sûr il y a des débonnaires qui proposent gentiment - tu parles ! - de faire équipe : *Toi tu vas au RU faire la queue tu me gardes une place dans la file, moi je prends la fin du cours et je te la file*, mais qui, bien malins, pendant que la brave fille, le bon gars, piétine là-bas dans la boue, rentrent chez eux et le lendemain *Tu m'as attendu ? C'est pas vrai, je t'ai pas vu. Je suis sûr que tu t'es dit Pourquoi je lui rendrais service à celui-là. Puisque c'est comme ça, la fin de cours d'hier, t'as qu'à la demander à quelqu'un d'autre*

les larmes des filles à qui on a fauché leur cartable dans l'autobus

l'humiliation quand le deuxième jour tu te présentes à la bibliothèque de la faculté de médecine, la bouche en cœur, ta carte à la main et que tu dis *Je voudrais m'inscrire - Pourquoi faire ? - Ben, pour emprunter des livres... - Vous êtes en P1 ? - Oui... - Alors vous n'avez rien à faire ici, revenez quand vous aurez eu le concours...*

le travail de sape quand dans la rue tu croises un groupe de types que tu ne connais pas mais qui t'ont repéré et te lancent *Alors, tu leur as dit à tes parents, que t'est pas fait pour ce boulot ?*

le sentiment d'asphyxie en pensant à la chambre pourrie en cité, en foyer, en meublé, en bout de couloir chez un couple qui te loue ça un max genre si tu fais médecine tes parents sont probablement médecins alors ils ont les moyens de raquer

la paranoïa, quand, épuisés de te battre dans cette ville où personne n'a l'air de comprendre qui tu es, ce qu'on est venu faire, et à quel point on a mal d'être seul, on s'est dit *Je vais au cinéma putain je dois pouvoir aller au cinéma de temps en temps pendant cette année de merde c'est pas ça qui va m'empêcher de réviser* et, quand tu arrives devant la salle, les visages d'inconnus qui te regardent entrer l'air de rien mais ont l'air de dire *Tu crois que c'est comme ça que tu l'auras, ton concours ?* et tu sais que c'est probablement dans ta tête, mais tu n'arrives pas à te raisonner et ça suffit à te pourrir le plaisir du film

la solitude absolue quand tu rentres à la nuit noire après le film qui ne t'a même pas changé les idées, les bouquins les cours empilés sur la table qui te narguent se moquent de toi te murmurent *C'est comme ça que tu bosses ? Tu n'y arriveras jamais t'es trop nul, t'es pas assez bon et même si tu l'as ça veut rien dire comment peux-tu être sûr que tu seras au top pendant les sept, huit dix années qui suivent, ce foutu concours c'est pas le début de carrière, c'est que le début de tes emmerdements* et que tu n'as rien d'autre à faire que de te coucher et de te masturber frénétiquement parce qu'au moins, quand ça vient, ça fait tomber la tension et tu peux plonger dans le sommeil pendant quelques heures et ces heures-là, avec un peu de chance, rien ne viendra te les pourrir - sauf si tu te rendors après avoir éteint le réveil, tu te lèves en sursaut, tu enfiles tes vêtements n'importe comment, tu cours pour attraper le bus, tu arrives à l'amphi en retard et putain l'examen est déjà commencé et les portes sont fermées à double tour, et tu te mets à taper, à taper, à taper, à pleurer si fort que tu te réveilles en sanglots et en sueur ce rêve-là, plus le temps court plus il te court après

les heures grises de l'automne le jour où alors que tu cours pour attraper le dernier bus (le premier jour ton voisin de palier t'a proposé de t'emmener et il t'a donné rendez-vous devant la porte du foyer pour y être à huit heures, moins le quart ça suffira, et toi comme un con tu y étais à la minute dite mais ça en faisait déjà vingt qu'il était parti, chaque occasion d'ébranler un petit P1 est bonne à prendre) tu glisses sur les feuilles mortes et tu t'étales de tout ton long dans une flaque

grande comme un terrain de tennis et où, trop en colère et trop trempé pour avoir mal, tu te sens complètement épuisé, pas moyen de continuer comme ça, anéanti à l'idée d'avoir à remonter, te changer et repartir, alors les larmes aux yeux tu remontes, tu te déshabilles, tu te douches et au lieu de te rhabiller, tu enfiles un vieux jean, un gros pull, tu montes le radiateur et la radio à fond dans ta chambre et tu prends un bouquin pour ne plus penser à tout ça - non ça ne t'avance à rien mais au moins tu te dis que cette matinée-là, que tu ne passeras pas parmi les rangs serrés de tes camarades abrutis de sommeil, de frustration, de peur et de haine, une matinée loin du monde c'est déjà ça de pris...

Et puis il y a les week-end chez les parents, à vingt ou quatre-vingt kilomètres de là, le voyage en train ton linge sale dans ta valise, ta mère ou ton père qui t'attendent à la gare, les questions rituelles *Tu as fait bon voyage ?*, les maternages habituels *Tu n'as pas bonne mine, est-ce que tu manges assez ?*, les dernières nouvelles *Ta sœur a fait ci ton frère a fait ça ton oncle est passé ta grand-mère a appelé tes tantes sont rentrées*, les reproches sempiternels *Tu n'as pas donné signe de vie pendant quinze jours, je sais que tu as des cours mais il y a bien des bureaux de poste à Tourmens, tu aurais pu nous passer un coup de fil ou nous écrire un mot*, les questions qui finissent par venir *Alors comment ça se passe, tu t'en sors, tu crois que tu seras prêt ?* et auxquelles tu réponds agacé *C'est trop tôt pour le dire* mais ça c'est ce que tu disais au début, en octobre, novembre décembre, une fois janvier arrivé et les partiels dans quatre ou cinq semaines, ce genre de réponse ne fait plus l'affaire alors tu optes pour *Ça devrait aller de toute manière ces matières-là sont les moins importantes* même si ce n'est pas vrai du tout et que tu mens et scies sciemment la branche sur laquelle ils t'ont assise en travestissant les coefficients de telle et en minimisant l'importance de telle autre qui de toute manière ne servira à rien pour devenir médecin - tout ça c'est juste fait pour sélectionner séparer le bon grain de l'ivraie

- *D'ailleurs au bout de quinze jours il y en avait déjà cinquante qui avaient abandonné. Alors, au bout de trois mois tu imagines...*

le silence de ta mère ou ton père au volant

un soupir

- Et toi, tu n'as pas envie d'abandonner ?

Et toi tu t'écries *Bien sûr que non ! Pas question ! Je sais ce que je veux faire de ma vie*, et tu brandis les paroles obligées, le leitmotiv qui court dans les rangs *Ceux qui veulent vraiment y arriver, ils bossent et ils y arrivent* - même si dans le fond de ton lit, là-bas dans ta chambre de torture, tu te dis souvent que rien n'est moins sûr tant les dés sont pipés.

Tu ne dis pas la vérité. Tu ne dis pas que ça n'a rien à voir avec ce que tu imaginais. Tu ne dis rien de la supériorité hautaine des fils de médecins de bourgeois de notaires envers ceux qui n'en sont pas. Tu ne parles pas de la guerre ouverte, de l'humiliation, de la haine. Tu ne racontes pas le bizuthage.

Quand la voiture se gare dans la rue, tu en sors, tu pénètres dans la maison, tu poses tes affaires dans la salle de bain près de la machine à laver, ton sac sur ton lit dans ce qui était encore ta chambre d'enfant il n'y a pas si longtemps, de lycéen il y a encore moins, tu te vois dans le miroir du couloir et tu te demandes comment on peut se transformer comme ça, si vite, sans que personne ne s'en rende compte.

Tu sors dans les rues du bourg, du bled, de la sous-préfecture, tu empruntes ton itinéraire habituel (avec un détour parfois : Tu prendras du pain en passant ? - Oui, Maman. - Attends, je te donne de l'argent... - J'en ai, tu sais ça m'arrive de m'en acheter... - Oh, excuse-moi !) et tu cherches des yeux les visages familiers, les copains qui eux aussi sont partis et qui parfois rentrent là quand ils en ont envie, ou n'ont rien d'autre à faire le samedi le dimanche là où ils sont...

Tu marches dans les rues, tu croises un type que tu n'as pas vraiment connu et à qui tu n'as rien à dire - *Ça va ? - Ça va ?* - ou une fille dont tu étais vaguement amoureux au collège et qui a cessé d'aller au lycée à seize ans pour aller travailler et la voilà mariée à la va-z-y comme je te pousse un bébé gesticulant sur quatre roues devant elle et toi : - *Comment elle s'appelle ? - Edouard, c'est un garçon...* - *Oh pardon, j'avais pas bien regardé...* - *Eh ben pour être pédiatre*

faudra apprendre à faire la différence...

Et les voisins quand tu passes devant leur fenêtre *Alors, mon grand, quand est-ce que tu pourras me faire une ordonnance ?* Et les commerçants quand vient ton tour *Alors, jeune homme, comment ça se passe la médecine à Tourmens ?* Et le prof quand tu le croises à la maison de la presse *Alors, vous voyez que ça sert les maths, j'entends dire qu'ils vous ont gâté cette année !* Et la cousine au téléphone *Tu pourrais pas te renseigner pour savoir qui s'occupe de la chirurgie esthétique au CHU ?* comme ça tout le samedi, et puis aussi bien sûr au repas, le soir, quand tes parents te tournent autour en se demandant ce que tu as, et que finalement, épuisé, tu prétextes d'avoir du boulot et tu montes, et tu te couches, et tu tournes dans ce lit où naguère tu plongeais dans le sommeil sans hésiter avant de t'endormir lourdement,

et le dimanche, tu te lèves le plus tard possible, tu fais traîner la journée jusqu'au moment en fin d'après-midi où ton père ou ta mère te fait remonter en voiture, te conduit sans un mot, te dépose à la gare *Bon voyage, essaie de nous donner de tes nouvelles de temps en temps... pas seulement quand tu es à court d'argent...* Tu te laisses embrasser furtivement et tu t'enfuis vers la gare, vers le quai où tous les garçons et les filles de ton âge qui ont eu le désir ou l'illusion ou la folie de s'embarquer dans cette galère trépignent en attendant de pouvoir se ruer à l'assaut du train...

Tu attends qu'ils se soient entassés. S'il faut voyager debout dans le couloir ou accroupi assis sur ta valise entre deux wagons, *so be it*. Tu ne te battras pas pour monter dans un train.

Parfois, tu prétextes de devoir rentrer plus tôt, tu prends le train précédent, moins chargé, tu trouves une place au milieu d'une banquette et là - ça ne rate jamais, tu en as fait l'expérience à plusieurs reprises - s'il te prend d'ouvrir un bouquin d'anatomie ou de physiologie pendant le voyage, c'est bien le diable si l'un ou l'autre de tes voisins ne te murmure pas : *Vous êtes étudiant en médecine... C'est long, ces études, hein ? Mais on apprend beaucoup de choses. Beaucoup de choses que les gens savent pas mais aimeraient bien savoir... Tenez, par exemple, vous qui serez bientôt docteur, est-ce que vous pouvez m'expliquer pourquoi les gens qui ont un cancer...*

Si la question avait été posée le samedi après-midi par ta tante ou la meilleure amie de ta mère, tu te serais replié comme une huître *Je peux pas répondre à ça, j'ai même pas passé le concours encore...* Mais tu sens que celui ou celle qui te la pose là le fait un peu comme on lance une bouteille à la mer, sans vraiment croire que tu vas pouvoir répondre ; tu sens qu'il ne te dit pas tout - comment le pourrait-il comme ça, au milieu du compartiment où tout le monde le regarde par-dessus son journal ou son livre - qu'il s'avance masqué et à pas comptés mais qu'il prend le risque, et il y a des questions moins douloureuses, moins pénibles quand elles ne restent pas dans le silence, et puisque tu es là, puisque tu es... destiné à soigner plus tard quelqu'un qui, peut-être, souffrira de ce qui a frappé, meurtri, emporté sa femme ou sa mère ou sa sœur et n'en finit pas de le tourmenter aujourd'hui, puisque tu es là, peut-être peux tu écouter son histoire.

Alors, tu ne dis rien. Tu réponds par mono-syllabes, juste ce qu'il faut. Et tu écoutes. Et pendant cette demi-heure ou cette heure de récit dans le vacarme et la moiteur du train, tu as l'impression de servir à quelque chose.

Et puis tu reposes le pied sur le quai, dans la ville humide, tu prends le bus, tu regagnes ta chambre et le lendemain matin, la routine reprend

Les enseignements dirigés à cinquante dans un labo miteux à manipuler des appareils sans intérêt

les photocopiés en vente deux jours pas plus et t'as intérêt à être là à la bonne heure sinon tu n'en verras pas la couleur et comme ce sont des redoublants qui s'en occupent, ils font traîner les choses entre le moment où ils ont récupéré les textes et le moment où ils le font imprimer pour prendre de l'avance sur les petits bleus, quand ils ne font pas sciemment un tirage insuffisant pour voir les coups voler quand les premiers ont pris les derniers et quand ceux qui se pressent derrière réalisent qu'il n'y en aura pas assez

les premiers partiels d'où tout le monde sort abattu, exténué, dégoûté par les questions ineptes, la terminologie incompréhensible, les sujets sortis du néant, les schémas illisibles - bref, la

volonté impitoyable d'en mettre un maximum à genoux. Quand tu sors à ton tour tu fuis les camarades qui échangent une clope et leurs premières impressions angoissés, tu t'éclipses rapidement, tu rentres chez toi, tu préfères ne rien voir, ne rien entendre, ça ne servira à rien d'entendre les autres débattre de la manière dont ils pensent qu'il aurait fallu répondre, de les écouter vitupérer contre ces enfoirés de prof - de toute manière rien n'est encore joué ce n'est que la première manche, ça se jouera au prochain tour, ça n'est pas fini

Du moins, c'est ce que tu as envie de croire.

Aux beaux jours, avec les nouvelles matières, avec les premiers résultats l'atmosphère change un peu, les redoublants qui crânaient à la rentrée la ramènent moins parce qu'ils n'ont pas gazé autant qu'ils l'avaient annoncé, les petits bleus qui n'ont pas si mal réussi prennent de l'assurance, les filles qui ont *cartonné* arborent un large sourire en rentrant déjeuner chez leur mère le midi. Mais le poids est toujours là, la perspective du massacre de mai tourne au-dessus des têtes brunes et blondes, l'humeur est à l'orage.

Quand les jours se rallongent et te rapprochent de la dernière ligne droite, tu es comme les autres, à la fois plein d'espoir et persuadé que tu vas à l'abattoir et que tu ne pourras pas t'imposer une nouvelle année de tortures. Alors, tu te mets à songer en plein jour, à cauchemarder ce que pourrait être une sélection qui accumule en une journée la violence de toute une année :

Tu imagines que le jour J, entre sept heures et midi les habitants de la ville ont pour consigne de ne pas sortir car la rue est réservée aux étudiants en médecine, (lesquels, pour avoir le droit de composer, doivent atteindre l'amphi en empêchant par tous les moyens leurs concurrents de s'y rendre) et aux flics (qui doivent mettre en taule tous ceux qu'ils prennent en flagrant délit d'agression)

Tu décris tes condisciples sortant des immeubles en regardant autour d'eux, sautant sur leur vélo, leur cyclo, leur voiture (les transports en commun ne circuleront pas ce jour-là par crainte des dégradations) et démarrant à fond la caisse, prenant les sens interdits, bousculant, renversant tous ceux qui s'interposent sans se soucier de rien (les flics ne peuvent pas être partout), en frappant, tamponnant, dégommant au passage les mal équipés, les pas carrossés, les plus légers qu'eux, bref, les perdants

Tu composes un jeu de massacre grandeur nature où des presque encore adolescents, des pas encore adultes se piétinent, se castagnent, s'entretuent pour avoir le droit d'entrer dans cet amphi et de s'asseoir devant une feuille de papier au coin de laquelle ils apposeront leur nom avant de le masquer sous du papier gommé, et de répondre à des questions sans grand rapport avec ce qu'ils rêvent de faire - rêve de fer -

Tu inventes le jour où des jeunes gens sans salut sans pitié chercheront à détruire tous ceux qui les entourent pour devenir peut-être ceux qui vont les soigner.

Ce jeu de massacre t'occupe pas mal de temps. Mais il ne t'apporte aucun soulagement.

Comme tout le monde, tu vas composer au jour dit.

Comme tout le monde, tu attends les résultats, chez toi ou dans un quelconque lieu de vacances, ou alors en faisant un petit boulot libéré pour l'été.

Et tu attends.

Tu attends que le téléphone sonne pour te dire si tu fais partie des heureux veinards veine de cocu cul bordé de nouilles qui passent en deuxième année...

... ou s'il faut que tu remettes ça une nouvelle fois, que tu te retapes tout depuis le début, l'amphi plein à craquer et Martell qui te regardera avec ses yeux mauvais, qui te crachera dessus en disant que tu n'es qu'un veau - seulement, tout a changé et toi, tu as changé : la première fois tu n'osais pas le faire, mais cette fois-ci quand il lèvera le bras pour tendre le doigt vers la salle, tu le prendras pour toi, tu auras le sentiment que c'est sur toi qu'il désigne, c'est sur toi qu'il le pose, son regard supérieur de mandarin froissé

etn quand il te traitera de *nul*, quand il te balancera tout son mépris, tu te sentiras bouillir, tu gronderas : *Ça ne peut pas continuer comme ça, marre de se faire traiter comme un con comme un chien* - et tu te lèveras.

2

Dans l'amphithéâtre

Monsieur Nestor
Faculté de médecine, 15 mars 2003.

Comme ça tourne beaucoup, vraiment, je me suis assis sur l'un des sièges, au premier rang. Au bout d'un moment, le vertige disparaît, mais je reste assis. Je dois avoir le visage un peu hagard, car les jeunes gens qui passent me regardent d'un drôle d'air. Une main se pose sur mon épaule. C'est un jeune homme aux cheveux très courts, en chemisette. Il me demande si ça allait. Je le rassure, je lui réponds que je suis venu assister à la conférence, j'ai été invité par des amis, mais je suis vieux, et parfois ça tourne un peu, alors je me suis assis. Il me dit que si j'ai besoin de quelque chose, je n'ai qu'à lever le bras, il monte dans la cabine technique. Je me retourne, je vois une cabine vitrée au sommet des gradins. Je comprends qu'il s'occupe de l'amphi, comme moi autrefois. Je me dis : " Comme il a l'air jeune. Est-ce que j'étais jeune comme ça, quand j'ai commencé à travailler à la fac ? " Je souris, je lui prends la main pour le rassurer et le remercier, ça va aller ne vous en faites pas.

Mon cœur bat un peu plus vite que tout à l'heure, mais ce n'est pas l'essoufflement ou le vertige. Je suis très ému. A vrai dire, j'ai un peu peur de vous revoir. Un peu peur que vous ne me reconnaissiez pas. Ça fait si longtemps. Mais je me dis que là, au moins, installé au premier rang, je vous verrai entrer, les uns après les autres, et qu'à mon sourire - moi, je sais que je vous reconnaitrai - vous me remettrez tout de suite. Alors, je vais rester assis et, pendant que les étudiants s'installent, je vais laisser mes pensées vagabonder vers le passé. Ce n'est pas toujours agréable d'être aussi vieux que je le suis, mais s'il y a quelque chose que j'apprécie, c'est la clarté des plus lointains souvenirs. Et même si je ne me souviens pas de tout, même si je n'ai pas assisté à tout, bien sûr, je connais toute l'histoire dans les grandes lignes...

3

Fils à papa

Faculté de médecine, 1^{er} Octobre 1974

Ce lundi-là, ce n'était pas la Révolution - *Dieu merci*, soupiraient les uns ; *Patience*, murmuraient les autres - mais les choses bougeaient dans la bonne ville de Tourmens comme dans tout le pays, d'ailleurs. C'était une époque remuante, d'abord parce que le pouvoir venait de changer de mains, ensuite parce que le nouveau pouvoir semblait prêt à accorder aux citoyens un certain nombre de droits nouveaux. On murmurait ainsi que, bientôt, les adolescents seraient majeurs avant l'âge. Et comme les femmes, toutes les femmes, étaient en mouvement, il fallait bien aussi en tenir compte. Certes, elles n'allaient pas jusqu'à brûler leurs soutien-gorges en place de grève, comme en Amérique, mais elles sortaient dans la rue, se levaient en réunion, prenaient la parole, exigeaient qu'on les entende, revendiquaient non seulement de faire l'amour librement sans être enceintes, mais si elles étaient enceintes de pouvoir, du jour au lendemain, cesser de l'être sans en mourir. Pareilles perspectives énervaient beaucoup les bourgeois (qui craignent sans cesse que leurs épouses soupirant d'ennui ne les trompent avec des ouvriers plus jeunes et plus beaux qu'eux) et l'élite (qui craint toujours que la valetaille, les jeunes provocateurs et les artistes n'accèdent par la force du poignet à ce qui cesserait, alors, d'être ses privilèges). Le monde médical lui-même était sens dessus dessous : assailli, depuis quelques années, par des étudiants venus des couches les plus vulgaires de la société, il nourrissait en son sein des praticiens traîtres à leur caste, et prêts à se rebeller contre l'Ordre établi. La révolte grondait jusque dans les facultés.

C'est à cette époque épique que, par un beau lundi d'Octobre de l'an soixante-quatorze, dans la belle ville de Tourmens, joyau immémorial de la vallée des Châteaux, notre histoire commence.

*

Sous un beau soleil de fin d'été, deux hommes conversent près de la barrière mobile qui bloque l'entrée du parking de la faculté de médecine. Le premier est le gardien des lieux. Le second est un homme de trente à trente-cinq ans, aux yeux noirs et perçants, au teint pâle, à la moustache noire parfaitement taillée, portant casquette et gants de golfeur. C'est lui qui parle. L'autre écoute sans un mot et hoche régulièrement la tête avec déférence. Soudain, tous deux se tournent vers la rue. Un véhicule vient de s'engager sur la chaussée et fait mine de vouloir entrer. Arrivé à la hauteur des deux hommes, le chauffeur, un jeune homme brun au visage portant des cicatrices d'acné baisse sa vitre et demande à entrer. L'homme aux yeux noirs ne bouge pas. Le gardien se rapproche de la voiture et demande au jeune homme de rebrousser chemin : le parking est réservé aux enseignants et, visiblement, ni la voiture ni son chauffeur n'y seraient à leur place. Le conducteur fait un grand sourire, puis hausse les épaules, enclenche sa marche arrière et se retourne en reculant, mais il freine aussitôt : derrière lui, un autre véhicule bloque le passage.

C'est une décapotable de fabrication allemande, toute de cuir et de chromes. La capote relevée et le pare-brise fumé empêchent de voir qui le conduit, mais voici que la vitre s'abaisse côté volant et qu'un bras fin en sort et fait signe.

L'homme aux yeux noirs s'éloigne de la barrière et s'avance d'un pas décidé vers la voiture allemande. En passant devant le jeune homme, il lui lance un commentaire méprisant.

Le jeune homme s'ébroue. A-t-il bien entendu ? Sa bonne vieille cocotte, un... Non ! Il n'a pas pu dire ça ! Et pourtant... Il doit en avoir le cœur net. Il coupe le contact et, dans un grand fracas (car la portière grince), il s'extirpe de son véhicule.

*

Prenons, si vous le voulez bien, le temps de le décrire : il est mince et grand, grand à ne savoir quoi faire de sa hauteur - imaginez Don Quichotte à vingt ans ; il ne lui manque que la barbe

et s'il ne porte pas le plat du même nom sur la tête, il arbore sur ses cheveux longs attachés derrière la nuque un bonnet bleu qui le fait ressembler à un marin. Vous l'avez deviné : c'est le héros de notre histoire. S'il a été vexé par le commentaire de l'homme qui lui tourne le dos, ce n'est pas par fierté pour la Renault antédiluvienne dont il vient de s'extraire, mais parce que son père lui même lui en a donné les clés le jour où il est parti pour Tourmens.

- C'est une bonne bagnole, avait dit à son fils, le vieux médecin assis derrière son bureau. Elle ne m'a jamais laissé tomber. Elle te rendra service, à toi aussi. Soigne-la bien. Si elle te claque entre les mains, elle finira à la casse, mais ne la vends jamais. Ça ne serait pas élégant. Élégance, loyauté, amitié. Si tout au long de tes études tu leur restes fidèle, si tu te bats pour elles, elles te le rendront au centuple. Et pendant tes études, ne te fie qu'à deux personnes : Fiessinger et LeRiche. Ce sont deux grands bonshommes et il ne faut pas s'étonner qu'ils soient devenus doyen et vice-doyen de la faculté de médecine. Alors, je sais, tu entendras souvent dire qu'on ne sait pas très bien lequel est le patron de l'autre mais qu'importe ? Ils se connaissent depuis quarante ans, je les ai vus gravir les échelons, accumuler les titres, et ils dirigent cette fac ensemble depuis six ans, ce qui impose le respect. Ce sont eux qui donnent le ton. Dans le doute, aligne-toi sur les règles qu'ils ont dictées. Mais saisis aussi toutes les occasions d'apprendre et n'hésite pas à demander conseil à Vargas. C'est un vieil ami. On a joué au foot ensemble. Je l'ai connu à Alger, il est venu y passer son internat et il est retourné en France ensuite, mais nous n'avons pas cessé de nous écrire et de nous revoir depuis. C'est un type correct, il m'aime et je l'aime bien. Il t'aidera à obtenir ton équivalence et à entrer directement en deuxième année à la faculté de Tourmens. C'est aussi un excellent prof. Il te guidera pendant tes études, et il fera de toi un bon médecin. Je l'ai appelé tout à l'heure pour le prévenir de ton arrivée. Il n'était pas chez lui, alors je lui ai écrit un mot. Et je me suis appliqué, pour que ce soit lisible... ”

Sur ces mots ponctués d'un de ces sourires d'auto-dérision qui lui étaient tout personnels, Abraham Sachs avait tiré un stéthoscope du tiroir de son bureau, puis il s'était levé. D'un geste un peu théâtral, il avait placé l'instrument symbolique autour du cou de son fils puis, retirant de sa bouche la cigarette éteinte qui s'y trouvait en permanence, il avait placé une main sur la nuque du garçon pour l'attirer vers lui et poser un baiser sur sa joue.

Quand, tout ému, il était sorti du bureau paternel, Bruno - c'est le nom du jeune homme - avait trouvé sa mère, Fanny, en pleurs dans le couloir. Or, rien ne l'énervait plus que de voir sa mère pleurer pour tout et pour rien. Il abrégéa donc les effusions et prit la route aussitôt, emportant avec lui - outre les conseils d'Abraham et la recette d'un sirop pour l'asthme dont celui-ci avait le secret - une petite valise où se serrait un bataillon de *tupéroires* emplis de mets plus délicieux les uns que les autres : de la *tchouktchouka*, des carottes au *krouyeh*, des pains à l'anis, des petites galettes et, bien enveloppés dans des feuilles de papier absorbant, des cigares aux amandes qu'il suffirait de faire frire quelques secondes dans de l'huile frémissante puis d'enduire de miel pour les déguster ensuite.

Bruno ne partait pas à l'autre bout du monde - il ne faisait qu'aller s'installer de l'autre côté de la ville, dans une chambre d'étudiant qu'il avait à louée près de la faculté. Mais sa mère, qui ne comprenait pas bien son désir d'indépendance, l'avait mal pris et son père, qui ne voulait pas que Bruno se déplace en vélo en ville, avait absolument insisté à ce qu'il utilise sa vieille caisse.

Car c'était une vieille caisse. Abraham Sachs l'avait achetée en catastrophe douze ans plus tôt, le jour où, débarquant sans le sou avec sa femme et son fils de leur Algérie natale, on lui avait miraculeusement et simultanément proposé un cabinet de médecine générale et un demi-poste à prendre immédiatement dans l'hôpital - alors de troisième catégorie - situé dans la zone nord de Tourmens. Trop content de trouver un concessionnaire prêt à lui vendre un véhicule et à le lui laisser emporter sur le champ, il n'avait choisi ni la marque, ni le type, ni la couleur - jaune canari. De cette couleur peu ordinaire, on riait beaucoup, dans les rues de Tourmens-Nord, au début des années soixante. Il s'agissait cependant de la *voiture d'un docteur* ; comme ce docteur était aussi un accoucheur chevronné qui n'hésitait point à mettre les enfants au monde dans les immeubles les plus déshérités, les rires avaient bientôt fait place à des saluts respectueux.

*

Mais en cette année soixante-quatorze, Bruno, nous l'avons dit, a tout d'un jeune Don Quichotte. Et de même que le héros de Cervantès prenait les moulins à vent pour des géants et les moutons pour des armées, Bruno prend chaque sourire pour une insulte et chaque regard pour une provocation. Un poing serré, l'autre main posée sur la portière, il hésite. Non pas à claquer celle-ci bruyamment (il n'y pense même pas car elle est voilée depuis longtemps) mais à aller aborder le désobligeant qui vient de l'insulter et se penche à présent vers la vitre abaissée de la voiture allemande. Le jeune homme fait un pas en avant. Derrière le volant gainé de cuir il aperçoit une femme ; ses yeux sont cachés par des lunettes noires et ses cheveux par un foulard à fleurs, mais Bruno lui donne vingt-cinq ou vingt-huit ans et la devine très belle. Ses lèvres rouges frémissent à peine lorsqu'elle répond à son interlocuteur.

Agacé de voir semblable individu s'adresser à pareille créature, Bruno s'avance et lance au moustachu :

- Qu'est-ce que vous avez dit de ma voiture ?

L'homme ne tourne même pas la tête.

- Je ne vous ai pas parlé, jeune homme.

- Si, vous m'avez parlé, insiste Bruno. Et pour m'insulter, en plus !

- Rouler dans un tas de ferrailles pareil est déjà, en soi, une insulte répond l'autre narquois. Tes parents savent que tu circules dans une épave ? Oui, j'imagine ! Avec une couleur pareille, difficile de passer inaperçu. Tu es sûrement la fierté de ta famille.

Est-ce le tutoiement ou le sarcasme à l'égard de ses parents ? Bruno sent la colère monter en lui mais, au moment où son poing va partir, il sent une main se poser sur son épaule.

- Il faudrait déplacer votre véhicule, vous gênez le passage.

Le gardien se dresse derrière lui. Il n'est pas beaucoup plus grand que Bruno, mais il pèse au bas mot trente kilos de plus. Or, quinze est la limite qu'Abraham Sachs a toujours conseillé à son fils de ne pas dépasser. Et de fait, sur l'épaule du gardien, Bruno voit se matérialiser la moue dubitative de son père. Ravalant sa colère, le jeune homme bat donc en retraite et regagne son véhicule. Dans le rétroviseur, il voit l'homme s'asseoir au côté de la jeune femme, et la voiture allemande reculer. Dans un grand crissement de pneus, Bruno fait marche arrière. Mais alors qu'il braque pour sortir de l'allée, la voiture allemande redémarre pour entrer sur le parking et heurte légèrement le véhicule jaune au passage. Un fracas fait bondir Bruno hors de l'habitacle. Son pare-choc gît sur la chaussée, sa portière arrière droite s'est ouverte, les papiers entassés sur le siège s'envolent et s'éparpillent parmi les automobiles bloquées derrière lui. Tandis qu'un concert de klaxon retentit, Bruno regarde, impuissant, la barrière s'abaisser derrière ses agresseurs.

Les élus et les nuls, 1

Moi, je *devais* l'avoir, le concours. Il fallait que je l'aie : tout le monde est médecin dans ma famille, de père en fils. Mes frères aînés le sont déjà. Ma sœur a passé le concours l'an dernier. Si je ne l'avais pas passé, moi aussi, ça aurait été la honte ! Maintenant, je me demande si je suis fait pour ce boulot. Parce que les gens malades, moi... Bon, avec toutes les spécialités qui existent, je vais bien en trouver une qui me conviendr a.

*

Moi, j'ai laissé tomber au bout d'un mois, j'étouffais dans cet amphi. Les mecs étaient cons. Les filles venaient pour se trouver un mari. Les profs s'en foutaient. Je n'en pouvais plus. Je me demande ce qui m'a pris de m'embarquer dans cette galère.

*

J'ai été recalée deux fois de suite. La première fois, c'était à un point près. J'avais tellement travaillé et j'étais arrivée si près que je me suis dit : la deuxième sera la bonne. La deuxième fois, ma mère est tombée malade. On lui a trouvé son cancer du rein en décembre, et elle est morte en mai, deux jours avant le début des examens. J'y suis allée quand même, ma famille m'a dit qu'il ne fallait pas que j'aille à l'enterrement, qu'elle n'aurait pas voulu me faire rater mon concours pour ça, mais le jour où on l'a enterrée, j'ai pleuré pendant des heures. C'était l'épreuve d'histologie. J'ai eu 6/20. Si j'avais eu 6,5, je serais passée. Mon père a fait des pieds et des mains pour obtenir une dérogation, il a même reçu une attestation du Professeur Lance, qui avait opéré ma mère, à qui il avait apporté le livre de signatures des obsèques pour montrer qu'elle avait été enterrée en plein milieu des examens. Le Professeur Lance a même insisté personnellement auprès du doyen pour qu'il nous reçoive, mon père et moi, mais il ne nous a jamais donné de rendez-vous. Il était trop occupé. Et on ne m'a pas laissée tripler.

*

Je me suis inscrit parce que mes parents y tenaient absolument. Ils voulaient que je sois médecin. Ils disaient que ça montrerait aux autres de quoi on était capable, dans la famille. Moi, ça me faisait chier de bosser comme un abruti et de faire des études aussi longues ; tout ce qui m'intéressait, c'était la musique. Leur fils, musicien ? S'ils avaient pu me tuer, ils l'auraient fait. Alors ils ne m'ont pas lâché pendant toute l'été qui a suivi mon bac, et avant la rentrée, ils ont décidé de me payer des cours de soutien.

Leurs voisins avaient des amis dont la nièce était étudiante en troisième année de médecine ; elle était prête, d'après eux, à donner des cours pour se faire un peu d'argent de poche. Comme mes parents ne voulaient pas que je pète les plombs, ils l'ont invitée à dîner un soir pour qu'elle me parle du concours, mais sans me dire qu'ils l'avaient engagée pour m'aider à le passer. Quand je l'ai vue, je me suis dit qu'ils étaient complètement cinglés : elle était... ravissante. Ils croyaient vraiment que j'allais m'asseoir à côté d'une fille pareille et *bosser* ? Le plus drôle c'est que très vite elle m'a avoué que ça lui pompait l'air de donner des cours, mais qu'elle avait besoin d'argent. Elle était embêtée de me dire ça. Je lui ai dit qu'au moins sur ce point-là, on était faits pour s'entendre. Et elle a ri.

Très vite, on a prétexté d'aller chercher des cours à la bibliothèque de la fac, alors qu'en réalité on allait au cinéma. Et puis, de fil en aiguille... un jour, je l'ai raccompagnée à sa chambre. C'était notre première fois, à tous les deux...

Au bout de six mois, on n'en pouvait plus de se voir comme ça. On ne foutait rien évidemment, au point qu'elle a failli rater ses partiels. J'avais très, très envie d'elle tout le temps, mais on ne pouvait pas ruiner ses études comme ça, alors on a décidé de... moins se voir, pour qu'elle révise... Elle a eu ses partiels, moi évidemment, j'ai échoué au concours - je ne suis même pas allé aux épreuves, je jouais de la guitare et je composais toute la journée dans la chambre de Sophie. Mes parents ont insisté pour que je recommence une année. J'ai fait semblant d'être d'accord, mais sans le dire, au mois d'août, j'ai pris un petit boulot d'aide-soignant dans une

maison de retraite en bordure de Tourmens. En juillet 1975, la majorité civique a été abaissée à 18 ans ; en novembre, nous nous sommes mariés. Après, il n'a pas été difficile de faire comprendre à mes parents qu'en tant que chef de famille, il fallait que je subviensse aux besoins du ménage et que j'aide Sophie à faire ses études. Ils n'ont pas beaucoup protesté. Une belle-fille médecin, ça ne se refuse pas.

*

Moi, j'ai redoublé - comme tout le monde. Et puis la deuxième fois je me suis retrouvé quatre places derrière le dernier de la liste. J'ai eu du mal à l'accepter, mais j'ai commencé à me demander ce que j'allais faire, quand en septembre on m'a envoyé un courrier me disant que quatre des reçus s'étaient désistés et que je faisais partie de ceux qui pouvaient prendre leur place. Je me suis demandé pourquoi quatre types bien placés avaient cédé la place. Je n'imaginai pas ce qui avait pu leur passer par la tête. On m'a dit que trois d'entre eux ont préféré faire chirurgie dentaire. J'ai du mal à y croire. Qui voudrait regarder la bouche des gens à longueur de journée ?

*

Mon frère a eu le concours du premier coup. Il est arrivé quatre-vingt-troisième sur cent quarante. Je me souviens du matin où il est venu nous le dire ça, et de la fierté de nos parents quand ils l'ont annoncé à tous les habitants du quartier. Ils avaient promis que s'il décrochait le concours, ils lui offriraient une moto. Ils étaient si sûrs de son succès qu'ils la lui avaient déjà achetée, ils la lui ont offerte le soir des résultats.

Il s'est tué trois jours après, en grillant un feu rouge.

*

La fille de mes voisins s'est inscrite en médecine, mais le concours était difficile, et même si elle a travaillé dur, elle ne l'a pas eu la première année. Comme ses parents avaient du mal, financièrement, et qu'ils s'étaient rendu compte que ça risquait de durer longtemps, ils n'ont pas voulu l'inscrire une deuxième année de suite. Alors, elle s'est cherché du travail, et maintenant elle travaille dans une agence immobilière. C'est mieux. C'est plus correct. Médecine, c'est pour les enfants de riches. C'était pas fait pour elle.

*

Mon arrière-grand-mère est morte à cinquante-trois ans d'une tuberculose. Ma grand-mère est morte à quarante-huit ans d'une attaque. Mon père est mort d'un infarctus à quarante-cinq ans. Mon frère aîné est mort d'une rupture d'anévrisme à trente-deux ans. Si je traîne pas trop, je deviendrai médecin avant d'y passer à mon tour.

5 Intrigues

Professeur Le Riche
CHU de Tourmens, Septembre 1974

La secrétaire du doyen reconnaît toujours ma voix dès qu'elle l'entend. Et cela fait longtemps qu'elle ne demande plus ce que je veux. Dès que j'ai prononcé trois mots, elle me passe le Vieux immédiatement.

- Fiessinger, j'écoute...

- Bonjour, Monsieur, c'est LeRiche, vous avez demandé que je vous rappelle... Je sais qu'il est tard, je suis désolé, je suis sorti du bloc il y a trois quarts d'heure et j'ai dû d'abord m'occuper de cette histoire de photocopiés...

- Quelle histoire de photocopiés ?

- Un conflit entre des étudiants de deuxième année et les responsables de la corpo.

- Rien de sérieux ?

- Non, rien de sérieux. Tout est arrangé. Vous vouliez me parler ?

- Oui, mon vieux, mais d'abord, comment allez-vous ?

- Très bien, Monsieur, je viens de faire une mastectomie totale à une malade de vingt-huit ans qui présentait un cancer du sein. Je suis plutôt content de mon travail. Le chirurgien qu'elle était allée voir à Bremmes lui avait parlé de tumorectomie simple, comme on les fait en Grande-Bretagne mais, heureusement, son oncle est un de mes anciens internes, il ne l'a pas entendu de cette oreille et me l'a adressée. Grâce à lui... grâce à nous, elle est sauvée.

- Amputée d'un sein à vingt-huit ans ? Elle doit être traumatisée...

- Certes, Monsieur, certes, mais moins, tout de même, que si elle mourait à brève échéance... Or, avec une tumorectomie simple...

- Justement, Sonia m'a dit ces jours-ci avoir lu dans le *Lancet* un article au sujet d'essais - comment dit-on *randomized* en français ?

- " Contrôlés "...

- Contrôlés, merci, et qui semblent montrer qu'enlever tout le sein n'est pas indis...

- Oui, ils *semblent*, Monsieur. Ils semblent, seulement. En attendant, les femmes ont besoin de chirurgiens qui prennent des décisions sans attendre les résultats des essais. Et vous connaissez les Anglais et leurs hésitations incessantes, et leur agaçante manière de prendre l'avis du malade à tout bout de champ. Cela finit par empêcher toute initiative, à la fin, et si vous voulez mon avis, ce n'est pas bon pour...

- Je connais votre position à ce sujet, LeRiche. Et ce n'est pas pour cela que je voulais vous parler, mais pour un problème qui concerne l'enseignement et, plus précisément, le concours.

- Je vous écoute, Monsieur.

- Nous avons toujours des difficultés avec la dizaine d'étudiants que nous sommes... *invités* à admettre chaque année sans concours, *en plus* des reçus...

- Oui... ?

- Cela pose un problème. Même si nous restons toujours discrets sur les conditions dans lesquelles ils sont admis, des bruits courent, et les familles de certains étudiants collés protestent...

- Je le sais, Monsieur, mais nous ne pouvons guère faire autrement... Il y a parmi eux des fils de diplomates ou de ministres de pays amis et les dérogations sont délivrées par le ministère. Il nous est très difficile de revenir dessus. Et puis, sur une promotion annuelle de 150 étudiants, huit à dix places supplémentaires ne sont pas très difficiles à trouver dans les services... D'autant plus que la plupart brigueront seulement un diplôme d'université, et non un diplôme d'état, puisqu'ils n'exerceront pas en France...

- Je le sais, et il n'est pas question de revenir sur les arrangements de ces messieurs du ministère. Mais je me demandais si nous ne pouvions pas... y mettre des formes... Par exemple, je

ne sais pas, en soumettant les étudiants concernés, qui sont le plus souvent des étrangers, à la nouvelle épreuve de contraction de texte qui a été introduite cette année... De manière à ce que cela fasse taire les critiques...

- Je vois... Vous désirez que ces candidats passent eux aussi cette épreuve ? Ce sera facile à organiser, Monsieur.

- Je ne vois qu'un seul problème, LeRiche, et je ne l'ai pas résolu. S'ils échouent ?

- Il n'est pas absolument nécessaire qu'ils soient *notés*, Monsieur... Il suffit qu'ils passent l'épreuve. La consultation des copies est interdite...

- Pas pour les candidats eux-mêmes...

- Certes, mais un candidat reçu ne demande pas à voir sa copie, en général...

- Non, évidemment. Très bien... Très bien...

- Cela dit, pour qu'il n'y ait vraiment aucun soupçon sur l'équité de la procédure, il serait préférable que quelques étudiants - ceux qui n'ont pas de... recommandation insurmontable - ne soient *pas* admis à l'issue de l'épreuve. Cette année, nous avons reçu des demandes de dérogation de la part de plusieurs étudiants venus d'écoles de médecine américaines ou britanniques... Nous avons certes passé des accords avec leurs écoles, mais il est concevable qu'il ne maîtrisent pas encore assez bien le français pour être admis d'emblée en deuxième année... Une année d'immersion dans l'amphithéâtre du concours leur fera du bien. Il faut être très ferme, sinon les étudiants étrangers prendront bientôt la place de nos futurs médecins... Et vous savez, par votre... ami le *docteur* Buckley, combien les britanniques apprécient la France, surtout depuis que le projet d'École Européenne de Médecine semble se concrétiser à Bremmes... D'ailleurs, j'ai ouï-dire que le docteur Buckley avait fait l'acquisition d'une très jolie maison ancienne dans les environs de Tourmens...

- Je... Oui... oui. Sonia m'en a parlé. Vous savez, je connais peu Buckley, c'est surtout un correspondant de ma femme.

- Je sais qu'ils... s'apprécient beaucoup. J'ai aussi entendu dire que Madame Fiessinger avait été sollicitée pour l'élaboration des programmes de la future école européenne de médecine?

- Il en est question. Mais cela ne m'étonne pas. Elle est extrêmement brillante, comme vous le savez... Elle a tout de même été le plus jeune professeur agrégé de France...

- Oui... Vous avez toutes les raisons d'être très fier... Mais pour en revenir à notre conversation, que pensez-vous de ma proposition... ?

- J'y réfléchissais... Si vous pensez que c'est préférable, évidemment, il vaut mieux procéder comme vous l'entendez. Je vous fais confiance... Comme toujours.

- Et j'en suis honoré, Monsieur. Comptez sur moi. Je ne vous retiens pas plus longtemps.

- A bientôt, LeRiche.

- A bientôt, Monsieur.

Je raccroche, et mon sourire s'élargit. Avoir le Vieux comme doyen, c'est une aubaine. On pourrait difficilement trouver un homme plus velléitaire. Il a décidément beaucoup de chance de m'avoir. Je suis plus réservé sur sa femme, qui n'est pas très disposée à coopérer, surtout depuis que je lui ai proposé de collaborer aux protocoles d'essais de médicaments que VitaPharm m'a proposés... Quelque chose me dit que cette chère Sonia ne se contente pas d'échanger des points de vue avec son ami Buckley. Il ne serait pas inutile d'en savoir plus. Je suis à peu près sûr qu'Hoffmann saura comment s'y prendre...

Je décroche de nouveau et je compose le numéro d'Hoffmann.

- Mathilde ? Vous êtes occupée ?

- Je parlais en contre-visite, Monsieur, mais je suis toute à vous...

Je souris. Cette femme est diabolique, elle trouve toujours le mot juste. Je devrais m'en méfier.

- Je sais, chère amie. Pouvez-vous passer me voir quand vous aurez terminé ? J'ai une mission un peu particulière à vous confier.

- Bien, Monsieur. Justement, je voulais vous demander... la patiente du lit 27 - la jeune

mastectomie totale - lui avez-vous parlé de la chimiothérapie expérimentale ?

- Non, bien entendu ! Elle a déjà des métastases hépatiques et osseuses. Il est préférable de ne pas l'inclure dans le protocole d'essai car elle risque de nous claquer entre les doigts très vite, et cela pourrait compromettre les résultats. Or, vous savez combien nos amis de D&F comptent sur nous. La *criblastine* est un anticancéreux au futur prometteur... Ne le gâchons pas.

- Je comprends, Monsieur... Comment s'est passée l'intervention ?

- Pas trop mal, finalement. Je tenais à ce que votre collègue Budd et son interne, le jeune Raynaud, fassent cette mastectomie totale ensemble sans que je m'en mêle...

- Max a opéré avec Raynaud ?

- Oui. Cela vous étonne ?

- Non... non. Il devait être tout heureux de faire ses premières armes sur une mastectomie...

- Je crois... Toujours est-il que je me suis tenu à l'écart du champ. Évidemment, ce n'est pas allé sans maladresses de leur part. Elle a beaucoup saigné, mais elle a tenu le coup ; et ils ont réussi à terminer sans qu'elle leur file entre les doigts. Malheureusement, je ne serais pas très étonné qu'elle décède dans les prochains jours. Vu son état, ce sera plutôt un soulagement pour sa famille. Enfin, son époux est jeune, il trouvera vite à se remarier.

6 Fanny Sachs

Ce jour-là - je m'en souviendrai toujours, c'était le premier jour de Bruno à la faculté de Tourmens - quand la voiture a démarré, Bram lui a fait signe et puis il a fermé la porte et j'ai vu ses épaules s'affaisser, son dos s'arrondir. Il a glissé les doigts sous ses lunettes pour se frotter les yeux, pour que les larmes ne se voient pas. J'ai posé ma main sur son bras, mais il n'a rien dit.

Il n'a rien dit mais je savais qu'il était triste. C'est mon mari, je vis avec lui depuis vingt-cinq ans. Je sais que rien ne le touche autant que ce qui concerne son fils.

Son fils. Notre fils. Notre unique enfant. Nous aurions bien voulu en avoir d'autres. Surtout Bram, qui s'était toujours vu avec une ribambelle de fils. Moi, j'aurais sûrement aimé en avoir d'autres, bien sûr, ne serait-ce que pour le voir heureux, mais...

La vie c'est comme ça. On ne fait pas ce qu'on veut.

Bram est retourné s'asseoir dans son bureau. Il a ouvert le tiroir, il en a sorti son journal de tiercé. Ça voulait dire qu'il n'avait pas envie de parler. Il voulait que je le laisse tranquille.

Je suis retournée dans la cuisine. J'ai repensé à l'heure qui venait de s'écouler. C'était émouvant de les voir parler là, dans le bureau, face à face, comme quand Bruno était enfant...

Très tôt, Bruno a cherché à savoir ce que faisait son père. Un jour il m'a demandé pourquoi tous ces gens venaient voir son papa. Je lui ai répondu " C'est parce qu'il les soigne. " Il a réfléchi un long moment, je crois qu'il avait six ou sept ans, et puis il a dit : " Il les soigne comme quand je suis malade ? "

- Oui.

- Alors ils doivent l'aimer très fort. Parce qu'il me soigne toujours bien, et je l'aime très fort.

Et lorsqu'il avait neuf ou dix ans seulement, et qu'on sonnait à la porte, il allait ouvrir. Il faisait entrer les gens, et il disait d'un air très sérieux :

- Asseyez-vous Madame, asseyez-vous Monsieur, mon papa va venir vous soigner. Il vous soignera bien. Et moi, quand je serai grand, je serai *soigneur*, comme mon papa.

*

Il a toujours beaucoup aimé son père, cet enfant. Quant à Bram... Son fils, c'est tout pour lui. Il voulait tant avoir des enfants. Je remercie le ciel qu'on l'ait eu, lui, au moins. Même si... On ne peut pas dire que ce soit le grand amour entre nous, je veux dire, Bruno et moi. Vous voyez, je l'appelle Bruno, alors que Bram dit toujours " mon fils " ... Moi, j'ai du mal.

Là, je vous raconte une conversation, mais en réalité, Bruno ne me parlait pas beaucoup quand il était petit. Il paraît que les filles, ça parle plus. On dit que les garçons ça court, ça crie, ça casse tout. Mais Bruno n'a jamais été comme ça. Enfant, il n'était plutôt taciturne. Du genre à rester des heures sans rien dire. Je me souviens d'une fois, j'étais allée faire des courses, il avait sept ou huit ans et il préférait rester dans la voiture, à lire. Il m'a dit de fermer la voiture, qu'il ne craignait rien, ça ne lui faisait pas peur de rester seul. Je suis allé faire ma course, je me suis rongée les sangs pendant les vingt minutes qu'il m'a fallu pour la faire, en me disant que j'étais folle de le laisser seul comme ça, que s'il lui était arrivé quoi que ce soit, si seulement il s'était mis à pleurer de peur, Bram me tuerait, je l'entendais déjà hurler " On ne laisse pas un enfant seul dans une voiture ! Tu sais ce qui leur arrive ? Tu sais combien de bébés morts déshydratés j'ai reçus quand j'étais interne ? Et tu laisses mon fils... " et je jure devant dieu que j'ai couru comme une dératée entre le magasin et la place où j'avais garé la voiture en me disant que plus jamais, plus jamais... et quand j'y suis arrivé, il était là, assis, tranquillement, plongé dans son illustré et il a à peine levé la tête quand je suis entré, il m'a dit " Tu vois, c'était pas long... " et j'avais à la fois

envie de pleurer, de le battre - enfin de me battre parce que si je touchais à un cheveu de sa tête, c'est sûr, Bram ne me l'aurait pas pardonné, alors autant me donner des gifles tout de suite, ça ira plus vite.

C'est peut-être ce jour-là qu'il m'a posé cette question que je me rappelle encore :

“ Maman, dans notre maison, dans notre rue, il y a eu des gens qui ont vécu avant nous, et qui sont morts ?

- Oui, mon petit garçon.

- Alors, quand nous on sera morts, il y aura des gens qui viendront habiter chez nous à notre place ?

- Oui...

- Pourquoi ?

- C'est comme ça... Les maisons, il faut qu'elles soient habitées...

- Non. Pourquoi il faut qu'on meure ?

Et là, bien sûr, je ne savais pas quoi répondre.

Il ne me parle pas beaucoup plus maintenant. Surtout depuis qu'il a passé son année en Australie. Enfin, quand je dis son année... Ses années. Il était parti un an après son bac, et voilà qu'à peine rentré il voulait repartir. Moi, je ne comprenais pas, je me disais : Qu'est-ce qu'il va encore inventer? Qu'est-ce qu'il va vouloir de sa vie ? Enfant, il passait ses journées dans sa chambre, à lire, il n'avait pas d'amis, il n'aimait pas sortir, sauf pour aller au cinéma ou aller s'acheter d'autres livres... Je sais qu'il lisait aussi le magazine de nouvelles policières auquel j'étais abonnée. Je rangeais mes exemplaires sur une étagère dans ma chambre, et parfois je voyais bien que la pile avait bougé. Pas beaucoup, mais suffisamment pour que je sache qu'on y avait touché. Et ce n'était pas Bram, qui ne lisait jamais de romans et de nouvelles, lui, c'était plutôt des essais historiques et bien sûr des revues médicales...

Bruno, pour moi qui suis sa mère, c'était un enfant secret, fermé à tout. Alors, quand il nous a annoncé de but en blanc qu'il voulait partir un an en Australie avec une association, passer une année dans un lycée là-bas, vivre dans une famille, je n'en ai pas cru mes oreilles. Je me suis dit “ Il est fou de demander ça ? Son père ne voudra jamais. ” Et je me trompais. Bram a souri, il a dit : “ C'est bien mon fils, il faut que tu partes à la découverte du monde. J'aurais voulu faire la même chose à ta place... ” Et voilà, c'était dit, il n'y avait plus de discussion. Il n'y a jamais eu de discussion possible avec Bram, quand il s'agit de Bruno. Il n'y en a pas eu non plus quand il est revenu et nous a dit qu'il voulait repartir faire ses études de médecine là-bas. Là, Bram l'a moins bien pris. Il pensait bien que *son fils chéri* allait suivre ses traces - il l'avait entendu le dire assez souvent suffisamment quand il était enfant - mais il pensait qu'il le ferait près de lui... Mais une fois encore, il l'a laissé partir... Deux ans. Deux ans sans le voir, à recevoir une lettre, un coup de téléphone de temps à autre. Bram était triste et abattu. Parfois, il recevait une grande enveloppe qui n'était adressée qu'à lui, une longue lettre de dix ou douze pages, il s'enfermait dans son bureau et il n'en sortait qu'après l'avoir lue et le sourire aux lèvres il s'approchait de moi et posait un baiser sur ma joue en disant *Bruno t'embrasse*. Et moi : *Comment va-t-il ?* Et lui : *Il va très bien*. Et, toujours avec le même sourire, encore plus appuyé peut-être, et un soupir... oui, de fierté : *Il apprend des choses qu'on n'enseigne pas ici*.

Et c'était tout. Bram n'a jamais été un homme bavard.

Et voilà qu'un jour, sans crier gare, Bruno appelle, oui, il appelle d'Australie et pour une fois c'est moi qui décroche et qui l'entend parler, son père était sorti faire un accouchement à domicile, il en a toujours fait depuis qu'il s'est installé ici, ça rend fou ses confrères mais il dit *Il a fallu que je prenne ce cabinet de médecine générale pour nourrir ma famille, on ne va pas m'empêcher d'aider les femmes à accoucher à domicile si elles le veulent, non ?* Evidemment, quand les femmes apprennent que leur docteur de famille a été accoucheur, en Algérie, elles lui disent *Alors vous allez pouvoir suivre ma grossesse ?* et quand il répond *Bien sûr* elles ajoutent, histoire de voir comment il va réagir *Ca me rassure. Et puis si jamais j'accouche à domicile, vous pourrez vous occuper de moi...* et il répond *Bien sûr*, sur le même ton, des accouchements à

domicile il en faisait parfois dix dans la semaine, à Alger, ses confrères de la clinique râlaient et lui leur répondait que ça ne leur enlevait rien, et c'était vrai, il allait accoucher les femmes qui ne pouvaient pas se payer la clinique et qui avaient peur de l'hôpital, ou qui ne voulaient pas se retrouver dans une salle commune, il faut dire qu'à l'époque c'était quand même gratiné... Alors, comme c'est parfaitement légal d'accoucher les femmes chez elles - bon, on entend tout le temps dire que c'est dangereux, qu'à l'hôpital ou en clinique on est plus en sécurité, mais Bram dit : *Bien sûr, quand je vois qu'une grossesse se passe mal, je vais pas m'amuser à garder la femme à la maison mais il ne faudrait pas oublier que les femmes accouchent depuis plusieurs milliers d'années et que l'accouchement, c'est un phénomène normal, alors si ça se passe bien, on va pas envoyer les femmes mettre leur enfant au monde au milieu des microbes des autres* et je me souviens même qu'un jour il a emmené Bruno faire un accouchement - mais je m'égare... pourquoi je parlais de ça ? Ah, oui, à propos de Bruno justement, lorsqu'il a décidé de revenir d'Australie, comme ça sans crier gare ! au téléphone il me dit : *Dis à Papa que je rentre, que je vais faire médecine à Tourmens*. Et moi : *Tu vas tout recommencer depuis le début ?* Et lui : *Non, je vais intégrer la fac en deuxième année, je pense que je peux avoir une équivalence parce que l'Université de Canberra a passé des accords avec la fac il y a plusieurs années, ils font des échanges d'étudiants, alors je pense que ça pourra marcher*.

Je me souviens que je suis restée sans voix. Je ne comprenais plus rien. Je n'ai jamais rien compris à ce garçon. Je n'ai vu que le visage de Bram, quand il est rentré de son accouchement, ça ne s'était pas bien passé et c'était la première fois, c'était un siège et je l'ai toujours entendu dire que les sièges, moins on y touche, mieux c'est, l'enfant vient tout seul, il faut juste l'aider à la fin, pour sortir sa tête, mais là, je ne sais pas, les choses ne s'étaient pas bien passées du tout, la tête ne sortait pas... et il avait dû la faire évacuer en ambulance vers le CHU, et je me mets à la place de cette femme, je vois d'ici la scène, elle sur un brancard avec le bébé aux trois quarts sorti... Non, je préfère ne pas y penser... Mais quand je lui ai dit *Bruno revient, il veut faire ses études à Tourmens*, son visage s'est illuminé, je n'avais pas vu ça depuis longtemps... peut-être depuis le jour où je lui ai appris que j'étais enceinte.

Son fils, c'est tout pour lui.

Et voilà qu'il le laisse repartir une nouvelle fois. Beaucoup moins loin, évidemment, il sera tout près, à l'autre bout de la ville mais tout de même. Je ne comprends pas qu'il ait tenu à prendre une chambre dans ce foyer... il paraît que c'était un foyer de jeunes travailleurs, ou de jeunes instituteurs, auparavant. Il a dit à son père *Je ne veux pas te coûter cher, Papa, je me débrouillerai pour payer mon loyer* et j'ai cru que Bram allait exploser... jusqu'au moment où Bruno lui a fait un grand sourire pour lui montrer qu'il se moquait de lui, et où ils se sont mis à rire tous les deux, alors que je n'avais rien compris...

Je ne comprends pas toujours ce qu'il y a entre eux. Je me sens souvent hors du coup. C'est mon fils, mais je ne sais pas qui c'est, au fond. Parfois, j'ai l'impression que c'est un étranger. Et parfois, aussi, j'ai le sentiment que la partie de Bram qui pense à notre fils, à *son* fils... m'est étrangère aussi.

Quand il est parti pour son foyer, c'était un dimanche après-midi, il était tôt, on avait déjeuné tous les trois et ils avaient parlé tant et plus, Bruno du programme qui l'attendait, Bram de ses études avant-guerre et des anciens camarades qui ont aujourd'hui des postes à la faculté - ceux qui lui téléphonaient encore de temps à autre, ceux qui font comme s'ils ne le connaissaient plus... Et puis Bruno a dit qu'il était temps que nous y allions, il voulait s'installer et aller en cours dès la première heure le lendemain matin... Et moi, je m'étais préparée à l'accompagner là-bas, mais à ce moment-là Bram lui a dit *Tu vas prendre ma voiture*. Je suis restée stupéfaite. J'ai voulu dire quelque chose mais il m'a lancé un regard qui voulait dire *Ne t'occupe pas de ça et a ajouté Tu vas en avoir besoin*. Bruno a protesté, en demandant comment il allait faire ses visites et Bram a dit qu'il se débrouillerait avec la mienne, et puis qu'un de ses patients avait une vieille Renault identique à la sienne et qu'il voulait la vendre une bouchée de pain, il allait la lui acheter, elle lui suffirait bien. J'ai suggéré : *Mais alors, Bruno n'a qu'à prendre la voiture de ton patient...*

Il m'a fusillée du regard.

- Je ne lance pas mon fils sur les routes dans une voiture pourrie. La mienne a été soigneusement entretenue, il sera en sécurité.

J'ai compris qu'il ne fallait pas que j'insiste.

Et puis il s'est levé et il a fait signe à son fils de le suivre.

Quand Bruno est sorti du bureau de Bram, j'étais là, à la porte, je lui avais préparé une petite valise pour qu'il ait de quoi dîner ce soir-là, et je retenais mes larmes. Il l'a vu et, comme à son habitude quand il me voit comme ça, il m'a serrée dans ses bras et il m'a posé un baiser sur le front en disant *Allez, Maman, tu verras, tout ira bien*. Et puis il m'a pris la petite valise des mains, il est sorti dans la cour, il a sorti ses affaires du coffre de ma voiture et les a entassées dans celle de Bram, et puis il est revenu vers nous, nous a embrassés une dernière fois et il est parti.

La voiture a démarré, Bram lui a fait signe et puis il a fermé la porte et j'ai vu ses épaules s'affaisser, son dos s'arrondir. Il a glissé les doigts sous ses lunettes pour se frotter les yeux, pour que les larmes ne se voient pas. J'ai posé ma main sur son bras, mais il n'a rien dit.

Il n'a rien dit et je savais qu'il était triste. Mais là, il y avait quelque chose d'autre. Bram était assis à son bureau, les mains posées devant lui. Il a levé la main droite, et son pouce tressautait curieusement, et j'ai eu très fugacement l'impression que sa main droite était plus fine, plus maigre que sa main gauche, alors qu'en principe, chez un droitier, c'est l'inverse. Je lui ai demandé ce qui n'allait pas.

Et il a dit : *Rien... Rien*.

Mais je vis avec lui depuis vingt-cinq ans. Et j'ai tout de suite su qu'il ne disait pas la vérité.

Les élus et les nuls, 2

Moi, je me suis retrouvé si seul en fac, loin de tous les gens que je connaissais, que j'ai commencé à déprimer. Le médecin que j'ai consulté m'a prescrit des tranquillisants et des antidépresseurs, mais ça n'allait toujours pas. Un soir, j'ai touché le fond, j'ai avalé deux bouteilles de whisky plus tout ce qu'il y avait dans les tubes. Quand on m'a amené aux urgences, j'ai eu de la chance : je suis tombé sur un médecin sympa ; au lieu de me faire interner au pavillons des agités - c'est ce qu'ils faisaient de presque toutes les tentatives de suicide, à l'époque - il m'a envoyé au Centre de soins de la Forêt. Là bas, ils n'assomment pas les patients avec des médocs ou des électrochocs. J'y suis resté longtemps, ça m'a permis de comprendre beaucoup de choses sur moi-même. C'est là-bas que j'ai commencé à peindre.

*

Moi, je me suis inscrite avec ma meilleure amie, on faisait toutes ensemble depuis la maternelle. On avait révisé le bac et on l'avait eu ensemble, alors on s'est dit qu'on ferait pareil pour le concours de médecine. On a loué une chambre ensemble, on a passé l'année à bosser, on s'est privées de tout, on n'a pas raté un seul cours (quand la grippe a frappé l'amphi, on s'est même arrangées pour être malades à tour de rôle), on a révisé tous les jours, même les dimanches, alors on était sûres d'être prêtes toutes les deux. On n'aurait jamais imaginé que l'une de nous serait reçue et l'autre pas.

*

Moi, je voulais être sage-femme. Mes parents m'ont dit : " Qui peut le plus, peut le moins. Fais donc médecine, tu seras gynécologue. " Quand je suis arrivée dans l'amphi le premier jour, je me suis dit que je n'allais pas perdre mon temps au milieu de ces sauvages. Je suis allée passer le concours d'entrée à l'école de sage-femmes, sans rien dire. Je l'ai décroché tout de suite et j'ai mis mes parents devant le fait accompli.

*

Lui, je me souviens du jour où il a appris ses résultats. C'était le deuxième été qu'il passait avec nous dans le service. Il travaillait comme agent, au bas de l'échelle. Ça faisait drôle d'avoir un aussi jeune homme parmi nous, mais d'un autre côté, comme on n'est que des femmes, on était contentes d'avoir un homme pour quelques semaines. Surtout l'été, quand il faut déplacer les malades les plus lourds et qu'on est en effectif réduit. La première année, déjà, il avait présenté le concours, mais il ne l'avait pas eu. On l'avait vu revenir un matin la tête basse, il était déçu évidemment. Un jour, il m'a confié comme ça qu'il s'y attendait : il n'avait pas assez travaillé, il y avait un examen qu'il n'avait pas présenté, il avait eu une mauvaise note et ça s'était senti sur son classement, forcément. Ça m'a fait de la peine et ça m'a étonnée parce que dans le service, il bossait dur. Il n'était pourtant pas très dégourdi, au début. Son premier jour, on avait embauché à cinq heures trois quart comme d'habitude, il avait l'air perdu, alors je lui ai dit de me suivre avec le chariot. On s'est arrêtés devant la première chambre, je lui ai tendu les thermomètres en lui disant : " Il faut leur prendre la température " et puis je suis allée ouvrir le volet. Lui, derrière moi, il s'est approché de la malade couchée dans le lit près de la porte, une dame obèse qui avait fait une hémiplégie, et je l'ai entendu dire " Bonjour, Madame. Il faudrait que vous preniez votre température " et j'ai soupiré, j'ai dit : " Elle peut pas la prendre toute seule. " Et il est resté là, debout, paralysé, devant le lit. Alors je me suis approchée, j'ai soulevé le drap, je lui ai montré comment il fallait lui écarter les fesses et lui glisser le thermomètre dans l'anus, je me souviens qu'elle elle était couchée sur le côté parce qu'elle avait des escarres pas possible et heureusement, pour une fois, elle ne baignait pas dans ses selles, peut-être parce qu'elle était constipée ou bien parce que la collègue de nuit l'avait déjà changée.

J'ai regardé mon petit jeune homme et j'ai vu qu'il était secoué. Il a fait le tour du lit, il est allé vers l'autre malade, qui était à peu près dans le même état, et là, il s'est débrouillé tout seul. Ce premier jour, il n'a pas dit un mot, même pas quand on a pris le café à l'office, pas un mot jusqu'à

l'heure du repas, où il s'est mis à causer avec un monsieur qu'il fallait faire manger. Et puis ensuite, il s'est mis à nous parler, à demander depuis quand on travaillait là, si ça n'était pas trop dur... Il était mignon. On voyait qu'il cherchait sa place. Mais il l'a trouvée. Il travaillait comme tout le monde, il mangeait avec nous, il faisait la pause avec nous, et on pouvait toujours compter sur lui quand il y avait quelque chose de difficile à faire ou de lourd à porter. Il ne nous laissait jamais nous débrouiller seule avec les patients les plus difficile à déplacer - les paralysés obèses, les cancéreux si amaigris qu'on a peur de les casser au moindre mouvement, les vieux qui souffrent le martyre à cause de leurs rhumatismes, les jeunes cassés de partout après un accident... Il savait toujours comment les prendre : il les regardait attentivement, il regardait le lit, et puis il déplaçait la table de nuit, les sièges, tout ce qu'il y avait autour et puis il me disait : " Angèle, vous voulez bien vous placer là, à la tête du lit ? " et il disait à une de mes collègues, mettons : " Chantal, vous voulez-vous vous placer là, aux pieds de Madame Denis ? " et elle le faisait parce qu'elle voyait bien que j'étais d'accord. Je savais que ça n'était pas du flan, il savait ce qu'il faisait, et ensuite, il se mettait de l'autre côté, et on soulevait tous ensemble la dame pour la mettre dans un autre lit ou sur un brancard, ou sur le soulève-personnes qu'il avait découvert sous une bâche dans le débarras, un jour, à l'hospice. Il allait y voir une petite dame qui s'était rétablie suffisamment pour pouvoir y être admise mais qui s'y sentait bien seule, évidemment, et on se relayait pour lui faire la visite - et voilà qu'il passe devant la porte ouverte du débarras et sous une bâche en plastique il aperçoit des pieds chromés, et découvre une sorte de potence mobile achetée deux ou trois ans tôt et dont personne ne savait se servir. Ni une, ni deux, il va voir la directrice de l'hospice et lui dit qu'à l'hôpital, on en aurait l'usage, si elle veut bien nous le prêter, à charge de revanche. Et comme la directrice à l'époque était une brave femme elle a dit oui bien sûr c'est mieux que de le laisser rouiller ici...

Alors, quand aux vacances suivantes il a demandé s'il pouvait revenir parmi nous inutile de vous dire qu'on était plutôt contentes. Il nous a expliqué qu'il avait repassé le concours et que bon, il espérait bien l'avoir mais bien sûr même s'il avait travaillé, y'avait pas de garantie. Je voyais bien qu'il était angoissé, je l'aurais été moi aussi à sa place... et c'est marrant, jamais je n'aurais cru que je pouvais m'attacher comme ça à un fils de petit bourgeois qui passait le concours de médecine, mais voilà, c'est comme ça, je le trouvais sympathique, il était gentil et décent, et j'avais de l'amitié pour lui. J'avais envie de lui remonter le moral et je lui ai dit : " Tu sais si tu ne l'as pas ton concours, ça change rien, tu es un bon garçon, tu trouveras un bon travail. Il y a tellement de manières de soigner. " Et il m'a répondu en souriant : " C'est vrai, vous avez raison (je le tutoyais, mais lui il m'a toujours vouvoyée, c'était mignon...). Si je l'ai pas, je ferai l'école d'infirmiers. " Et j'ai dit que c'était bien, moi j'aurais toujours voulu la faire, mais je ne me sentais pas capable. Et là, il a bondi sur ses pieds en disant " Comment ça " *pas capable* " ? Vous en savez autant que l'autre andouille, là (une infirmière intérimaire qui se pointait de temps à autre quand les nôtres étaient en vacances ou en congé de maternité) quand elle vient, c'est tout juste si vous faites pas les prises de sang à sa place ! " Et c'était vrai, qu'elle était empotée, la pauvre, il fallait tout lui dire, à tel point que les filles, quand elles savaient qu'elle allait les remplacer, s'assuraient que j'étais là, moi, pour qu'elle ne fasse pas de catastrophe... Et lui d'insister : " Si elle est capable de décrocher le diplôme d'infirmière, je ne vois pas pourquoi vous, vous ne le seriez pas ! " Enfin, bref, moi je cherchais à lui remonter le moral avec son concours et lui, il me disait des gentillesse, il a même dit : " Allez ! Si j'ai pas le concours, on va s'y inscrire tous les deux, à l'école d'infirmières ! " et moi j'ai répondu " Si tu veux ! " en riant, mais je pensais Tu verras, tu l'auras, ton concours... Un jour, on prenait le café à l'office, Nicole - notre infirmière - lui a dit que sa maman le demandait au téléphone, il m'a regardé, il a poussé un grand soupir et j'ai compris qu'elle l'appelait pour lui donner ses résultats. Il est revenu cinq minutes après, un grand sourire aux lèvres, il m'a prise par les épaules et il m'a dit :

- Angèle, faut vous inscrire à l'école d'infirmières de Tourmens !
- J'étais désolée.
- Tu as été collé ?

Et là, il m'a stupéfiée, parce qu'il m'a serrée dans ses bras et il m'a dit à l'oreille :

- Si, je l'ai eu, mais ça ne change rien. Vous en êtes capable, et vous serez une grande infirmière. Et puis, qu'est-ce que je ferai, moi, quand je serai interne, si vous n'êtes pas là ?

Quand je suis rentrée à la maison, j'étais encore secouée, j'ai raconté ça à mon mari qui m'a dit : " Ah, mais il faut que je l'embrasse, ce garçon. Ça fait des années que je te le dis, et tu ne m'entends pas. "

Il a fallu qu'ils se mettent à deux, mais j'ai quand même fini par comprendre. Alors, je me suis dit : " Au fond, qu'est-ce que je risque ? "

Alors, j'ai pris mon courage à deux mains, et me voilà.

*

Moi j'ai été recalé alors que les trois n--les trois Africains qui étaient assis au premier rang dans l'amphi ont été reçus. Je suis sûr que ce sont les fils de ministre dans leur pays de merde et qu'ils ont eu du piston. Ça peut pas être autrement. Ça se voyait qu'ils glandaient rien : ils passaient leur temps à rigoler et à draguer les filles.

*

Moi, j'ai fait médecine parce que je voulais me marier et avoir des enfants. Je sais, ça a l'air superficiel de dire ça, mais il faut comprendre : j'avais dix-sept ans, je rêvais du grand amour et à l'époque, j'étais dégoûtée de tous les petits cons que j'avais croisés au lycée, j'avais envie de tomber sur quelqu'un de bien et je me disais qu'en médecine, je n'aurais que l'embarras du choix.

Quand je me suis retrouvée dans l'amphi de première année, je me suis rendu compte que j'étais une vraie gourde : la plupart des garçons qui étaient là ne pensaient qu'à coucher avec le plus de filles possible, ou alors c'étaient des gamins qui se croyaient encore en Terminale C. Je n'étais pas très bonne en maths mais les autres matières me plaisaient. Je me suis prise au jeu, et j'ai eu le concours du premier coup. J'en ai été la première surprise, on m'avait tellement dit que c'était impossible. Et quand je me suis retrouvée dans le bain des années suivantes, j'ai découvert que la médecine, ça m'intéressait beaucoup.

Ça étonne vraiment mes parents, moi qui n'aimais pas le lycée et qui ne perdais jamais une occasion de sécher, voilà que je ne rate pas un cours, et que je campe à la bibliothèque. Mes copines de lycée ne me reconnaissent plus. A vrai dire, quand on sort, je m'emmerde avec elles : elles ne parlent que de fringues et de jules et ça me fatigue, moi je pense aux articles que j'ai à lire à la maison et aux stages qui commencent l'an prochain, d'ailleurs je crois que je vais cesser de les voir parce qu'en plus elles n'arrêtent pas de me demander comment ça se fait que je n'aie pas encore trouvé de mec, et elles me regardent de travers quand je leur dis que j'ai le temps de voir venir et que pour le moment, j'ai mieux à faire.

*

Moi, j'ai fait l'erreur de coucher avec une fille, *une seule fois*. Elle m'avait juré mordicus qu'elle risquait rien. Je t'en foutrai ! Un mois et demi plus tard, cette conne m'annonce qu'elle est enceinte. Quand je pense que la loi sur l'avortement a été votée six mois plus tard ! *A six mois près, je me serais pas marié, putain !*

Le Professeur Vargas

Je revois très bien Roland Vargas assis à sa table habituelle, au Grand Café, boulevard de l'hôpital, en ce début d'automne 1974. Il a une tête à la Léo Ferré, avec à peine plus de cheveux. Il fume cigarette sur cigarette, ne se rase jamais plus d'une fois par semaine (deux fois les mois sans R) et porte toujours des jeans usés et des polos à manche courte dont il ne boutonne jamais le col. Né dans une famille très catholique de la région de Tolède, il a fait du chemin avant de se retrouver assis à cette table. Après avoir rejoint les Brigades internationales à l'âge de 18 ans, il a quitté l'Espagne en 1939 au moment de la victoire de Franco, a traversé seul le détroit de Gibraltar en canot et parcouru la côte méditerranéenne à pied jusqu'à Alger. Là, après avoir fourni un faux certificat de nationalité française et un diplôme non moins faux du baccalauréat, il s'est inscrit en faculté de médecine. Après des études agitées pendant lesquelles il a côtoyé Albert Camus et l'équipe de *Combat*, milité au Parti Communiste et épousé une jeune juive, veuve et mère de trois filles, il est devenu professeur de microbiologie avant d'émigrer avec sa famille aux Etats-Unis au début des années soixante pour enseigner dans plusieurs universités prestigieuses.

Fin 1968, convaincu que la médecine française a besoin de têtes nouvelles, il décide de retourner dans l'hexagone. Quelques années plus tard, comme partout en France, la faculté de médecine de Tourmens se transformera en chapelle et ne cooptera plus aux postes d'enseignants que les favoris des professeurs en place, mais à la fin des années soixante elle recrute encore des enseignants de qualité venus de tous les coins du pays, et parfois de plus loin. Le Professeur Louis Fiessinger, brillant titulaire d'une chaire de médecine interne est alors le doyen, depuis six ans, de ce qu'il présente comme la grande faculté de médecine pilote de France. Il a rencontré Vargas juste après le débarquement des alliés en Afrique du Nord. Apprenant que son ancien camarade rentrait au pays, Fiessinger l'a accueilli à bras ouverts, lui a attribué la chaire de microbiologie et l'a chargé immédiatement de coordonner le deuxième cycle des études de médecine. On conçoit ainsi sans peine que, depuis, l'attachement et la loyauté du microbiologiste envers le doyen Fiessinger aient été indéfectibles.

Cette nomination - qui doit autant à la compétence reconnue de Vargas qu'à l'amitié que lui portait Fiessinger - n'est pas du tout appréciée par le professeur Armand LeRiche, vice-doyen de la faculté. Gynécologue-obstétricien de son état, LeRiche méprise le microbiologiste, dont il tolère mal le caractère bohème, les méthodes pédagogiques brouillonnes et les sarcasmes permanents. Tout, en effet, sépare les deux hommes. Formé à une époque où les médecins disposaient de peu de choses pour soulager les souffrances et où un diagnostic précis permettait de sauver rapidement ceux qui pouvaient l'être et, au moins, de consoler ceux qui allaient mourir, Vargas fait partie des hommes qui - malgré leur spécialisation - chérissent la clinique envers et contre la technique. Il abhorre les chirurgiens - qu'il qualifie volontiers, à de rares exceptions près, d'instrumentistes décérébrés - et ne ménage pas ses attaques contre ceux qui, persifle-t-il, se vengent de leur manque d'intelligence et de sensibilité en mutilant le corps des autres. Tout en restant parfaitement courtois pendant les réunions pédagogiques et les manifestations officielles, il ne se prive jamais de rappeler aux étudiants qu'à l'époque où les pharmacologues découvraient les neuroleptiques qui allaient soulager des milliers de psychotiques, les chirurgiens se vantaient encore de perfectionner des procédures de lobotomie ou d'hystérectomie remontant à l'âge de pierre ; il ajoute avec un sourire dévastateur que seul un chirurgien peut rêver de devenir doyen à la place du doyen. Comme LeRiche a été chargé, dès la création de la jeune faculté, de la sélection des étudiants et du premier cycle de leur formation, Vargas le considère en quelque sorte comme son ennemi naturel. Et LeRiche le lui rend bien. Vargas lui reproche, en outre, d'être l'homonyme d'un des rares chirurgiens à qui il voue de l'admiration : le professeur René Leriche, qui en 1937, dans *Chirurgie de la douleur*, s'opposa à toute la profession médicale en affirmant que la douleur n'avait rien de rédempteur ou d'utile et introduisit l'anesthésie locale. Pour Vargas, le vice-doyen de la faculté de Tourmens n'est pas seulement un sale type, c'est aussi - par cette homonymie - un escroc et un usurpateur.

Malgré cette antipathie profonde et réciproque, LeRiche - par calcul - et Vargas - par loyauté - ne s'affrontent jamais ouvertement et en restent aux passes d'armes verbales et aux crocs-en-jambe pédagogiques.

La rivalité permanente des deux hommes, connue de tous - y compris du doyen - a, peu à peu teinté toute la vie de la fac. Dès qu'ils ont franchi le barrage du concours de première année, les étudiants sont sommés par leurs aînés de présenter le concours de l'internat, et de se rallier ainsi au groupe " dominant " que constituent les Perses - futurs chirurgiens et spécialistes de haut niveau - face à la plèbe des futurs généralistes de base. Pour les premiers, l'internat est la voie royale, seule digne d'être empruntée par qui veut briller dans la carrière médicale. Voués à la carrière hospitalière ou à des spécialités lucratives, cette élite des élites sauvera les membres, les organes, les vies ; elle fera progresser la recherche médicale en incisant, en disséquant, en réparant, en amputant, en remplaçant les organes malades par des prothèses expérimentales et en explorant les viscères les plus complexes au moyen d'appareillages de plus en plus sophistiqués. Comme le célèbre alors un gros homme en blouse blanche sur les affiches d'une association à but non lucratif, si la victoire contre le cancer est à portée de main, c'est bien grâce à cette élite ! Si les patients meurent, eh bien ! c'est pour la bonne cause et la faute à pas de chance. Ou au diagnostic erroné d'un de ces praticiens formés au rabais parce que *trop paresseux pour préparer l'internat...* ou trop médiocre pour le décrocher.

Quand ils se réunissent - dans les locaux de l'internat, bien sûr - les Perses évoquent souvent les hauts faits de leurs aînés sur les champs de bataille : ceux qui pratiquaient avec succès les amputations salvatrices ne se laissaient jamais fléchir par les hurlements des blessés. De la compagnie d'élite ne peuvent donc faire partie que les plus forts, les plus résistants, les plus insensibles à la douleur et aux cris. Pour affirmer leur esprit de corps et leur supériorité morale, les Perses se sont forgé leurs signes de ralliement et d'appartenance (un interne porte son le stéthoscope autour du cou, et non dans la poche, et remonte le col de sa blouse blanche) et ont mis sur pied toute une série activités plus " viriles " les unes que les autres : séances d'intronisation des nouveaux internes et adoubement temporaires des étudiants les plus assidus aux conférences d'internat ; beuveries privées auxquelles sont conviées un certain nombre de jeunes filles pour égayer ce corps professionnel très masculin, et, bien entendu, organisation - avec la complicité des redoublants - du bizuthage des étudiants de première année.

Une fois par an, à l'internat, LeRiche est convié à une fête au cours de laquelle les initiés se font un point d'honneur de célébrer les hauts faits des artistes du forceps, du scalpel et de l'écarteur, et de tourner en ridicule ceux qui ne savent manier que le thermomètre et l'appareil à tension. Leur cible préférée : les futurs médecins généralistes, ces " pieds crottés de la médecine, voués à trimer comme des perchons sur les chemins de campagnes boueux et dans les rues défoncées des quartiers sinistrés ", comme l'explique un de leurs pamphlets.

Amusé mais soucieux de son image, LeRiche ne leur fait pas l'honneur de sa présence plus de quelques minutes, mais confie régulièrement à son ancien chef de clinique et désormais agrégé, Max Budd, le soin de le représenter. Totalement dévoué à LeRiche, Budd est le principal intermédiaire entre le Vice-Doyen et les internes. On le dit très enclin à participer à leur bacchanales. Grâce à son " chaperonnage ", le poids de la tradition aidant, la beuverie annuelle de l'internat, même lorsqu'elle dégénère, bénéficie d'une compréhension et d'une indulgence quasi-illimitée de la part du doyen. " Nos étudiants ont besoin de traditions " répond tranquillement le Professeur Fiessinger lorsqu'on l'interroge au sujet de ces rites de passage quelque peu primitifs. Le doyen sait parfaitement que tous ces jeunes gens portent à LeRiche une grande admiration ; et comme c'est dans le groupe des internes que se recrutent les chefs de clinique et futurs agrégés, il ne peut guère s'opposer à ce que les *traditions* se poursuivent.

*

Malgré toute l'amitié qu'il porte au Doyen, Vargas est farouchement hostile à la manière dont les internes de chirurgie et de spécialités mettent la haute main sur la vie de l'internat et, par la même occasion, sur celle des services et de la faculté de médecine. Comme il dit très haut ce que

beaucoup d'enseignants de la faculté murmurent ou passent sous silence, par conformisme ou par pure indifférence, il est devenu, peu à peu, le guide d'une poignée d'étudiants hostiles au comportement élitiste des Perses. Ces quelques révoltés ont constitué un groupuscule idéologique dont les objectifs sont simples : promouvoir auprès de la masse de leurs camarades incertains la médecine générale, qu'ils présentent comme l'avenir du système de santé envers et contre les spécialités aliénantes et la chirurgie lobotomisante. D'abord informel, le groupe a envisagé d'abord, par jeu et par antagonisme, de prendre le nom de Mèdes. Les plus extrémistes ont poussé la provocation jusqu'à revendiquer le surnom de Merdes !

- Parce qu'on n'a pas peur de mettre nos mains dedans, parce que ça porte bonheur, et parce que c'est ce qu'on dit aux Perses !

*

Amusé et heureux d'assister à la constitution d'une résistance spontanée, et soucieux de venir en aide à son petit groupe de Merdes - tout en restant rétif à toute officialisation du mouvement - Vargas a pris l'habitude de se rendre régulièrement au Grand Café, établissement très fréquenté par les étudiants en raison de sa proximité (il est situé à cinquante mètres de l'entrée de la faculté), de sa salle de jeux et de ses horaires imbattables : on y sert sans discontinuer de six heures du matin à minuit et demi. Tout en faisant mine de préparer les cours qu'il improvise toujours avec humour et un sens pédagogique aigu, l'enseignant passe plusieurs heures par jour - en général le midi, et en fin d'après-midi - dans un box au fond de la salle de jeux, à boire bière sur bière en écoutant les doléances ou les professions de foi des étudiants et en leur prodiguant des conseils souvent lapidaires. Son expression favorite - acquise depuis son séjour aux Etats-Unis et plusieurs mois de participation à des groupes de parole animés par Michael Balint et - consiste à hocher la tête en faisant " Mmmhh ". Il fait partie de ces hommes qui, même lorsqu'ils se contentent de vous écouter, semblent vous révéler les secrets de l'univers. Il faut également reconnaître qu'avec les années, Vargas a perdu en même temps ses illusions et sa verve. Il est de plus en plus soucieux, de plus en plus amer devant l'évolution des études médicales. Pour lui, les choses ont pris peu à peu une tournure détestable. Alors que l'ouverture des facultés à tous représentait pour la médecine, à l'automne 1968, la promesse d'un souffle nouveau, Vargas constate amèrement qu'en quelques années, conformisme et féodalité ont repris leurs droits. Incapable de faire, à lui seul, contrepoids face à un mouvement que presque tous les enseignants soutiennent, il s'est peu à peu fait à l'idée que son rôle consiste modestement à soutenir les étudiants en difficulté, et à aider ceux qui en ont le désir à résister à l'étouffement idéologique de l'enseignement hospitalo-universitaire.

Parmi les trois douzaines d'étudiants gravitant autour de lui, Vargas en apprécie tout particulièrement un trio dont la réputation est d'être redoutablement teigneux et absolument fidèles en amitié. André Solal, Basile Bloom et Christophe Gray ont commencé par échouer ensemble lors de leur premier essai au concours ; l'année suivante, rompant avec les habitudes des redoublants, ils ont refusé de participer au bizuthage et, pour faire sortir de l'amphithéâtre un petit groupe de garçons et de filles qui ne voulaient pas subir le sadisme de leurs aînés, se sont distingués en castagnant vigoureusement une poignée de Perses qui croyaient pouvoir leur barrer le passage. Mis au courant de ce haut fait (le bizuthage est l'une des bêtes noires des étudiants les plus engagés), le comité des Merdes les a invités au Grand Café pour les rallier à leurs panachés. Honorés, et alors mêmes qu'ils n'étaient pas certains de franchir la barrière du concours à leur second essai, les trois étudiants ont accepté. Lorsque, au printemps suivant, il ont décroché, in extremis et par miracle, les trois dernières places disponibles, les Merdes les ont portés en triomphe. Depuis, ils se font un point d'honneur de ne jamais avoir l'air d'étudier.

En réalité, Basile, André et Christophe sont trois bosseurs effrénés, qui se réunissent chaque jour à la bibliothèque pour critiquer point par point les notions qu'on leur a assénées en amphithéâtre. Quand la période des examens s'approche, alors que la plupart de leurs camarades s'enferment dans leurs chambres pendant des journées entières, les trois étudiants passent des heures ensemble au Grand Café, fumant et buvant du matin au soir, et s'adonnent à dans de grandes joutes oratoires... qui leur servent, mine de rien, à réviser ensemble le programme de leurs

examens.

À l'affection que Vargas leur porte répond, comme on l'imagine, une triple admiration. Le jour même où les trois garçons ont mis le pied à la faculté, ils ont posé sur les enseignants un regard incisif et exigeant ; dès qu'ils ont rencontré le microbiologiste, ils ont vu en lui le mentor dont ils avaient besoin. Depuis, ils ne le quittent plus.

*

Par ce lumineux lundi d'Octobre, au milieu de l'après-midi, la salle du fond du Grand Café grouille d'étudiants avachis sur les banquettes placées contre les murs ou assis à califourchon sur des chaises dans les box. Les quatre flippers tintent sans discontinuer ; des couples excités s'agglutinent autour des deux baby-foots et, un peu à l'écart, quelques jeunes gens suivent en silence une partie de billard. Deux hauts-parleurs pendus dans les coins diffusent une musique bourdonnante. Dans le box du fond, Vargas gratifie de ses *Mmmmh* les deux jeunes femmes manifestement très émues que vient de lui présenter un étudiant plus âgé.

C'est ce moment précis que Bruno Sachs choisit pour entrer.
